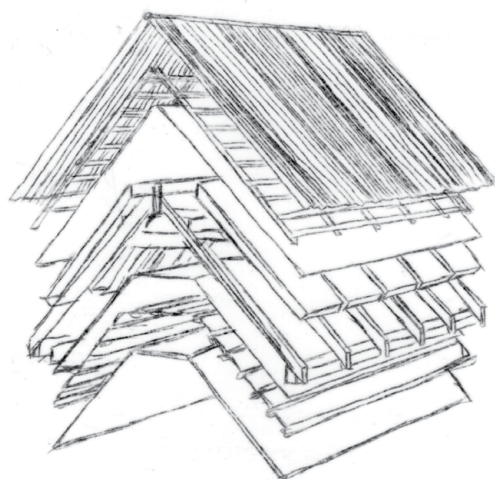




France
Choinière

Home est...

Cindy
Dumais

Karim
Kattan

HOME

Catherine
Mavrikakis

Kaitlyn
Purcell

Home is...



Nina
Yargekov

06
-16SOUS LE
CIEL ÉTOILÉ

Catherine Mavrikakis

81
-9717
-33QUITTER
LA MAISON
DES RÊVES

Kaitlyn Purcell

34
-48J'HABITE
LA NUIT

Karim Kattan

49
-60PAS COMME
CHEZ TOI

Nina Yargekov

61
-80MAY I CALL YOU
HOME, MY LOVE

France Choinière

176

Remerciements

177

Colophon

MES TOITS ET MOI

Cindy Dumais

Et si,
pour contrer
toute cette
instabilité,
« *home* »
était simplement
ici,
maintenant ?

HOME est un ouvrage construit autour d'un concept que le monde contemporain rend de plus en plus vacillant : un chez-soi (*something to call home*). Ce sont des pratiques artistiques actuelles liées à l'image, des conversations privilégiées et intimistes avec des artistes au cours de la réalisation de différents projets qui ont inspiré l'amorce de la présente publication. *HOME* élargit en des formes plus littéraires des sujets souvent fragiles, politiques, parfois dissimulés sous des dehors conceptuels, dont les fils cachés sont d'une récurrence troublante chez nombre d'artistes. Que peut-on encore appeler « chez-soi », « *home* », dans le monde actuel ? Dans des contextes d'instabilité politique pour plusieurs, de migration obligée, où des milliers de personnes sont retenues pour toutes sortes de raisons légales ou politiques en des lieux qui deviennent des chez-soi forcés, ou encore d'embourgeoisement des grands centres, de crise du logement, de configurations évolutives, mais néanmoins épuisantes des relations sociales, familiales et amoureuses, est-ce que « *something to call home* » est un espace dont nous avons encore réellement l'expérience ? S'inscrit-il dans la familiarité ou seulement dans un lieu imaginaire où se projeter ? Est-ce même un lieu physique ou s'agit-il parfois d'un port d'attache émotionnel lié à un rapport affectif ou amoureux ? Est-ce l'espace de nos souvenirs ou celui qui permet de se tourner vers l'avenir, aussi incertain soit-il ? Et si, pour contrer toute cette instabilité, « *home* » était simplement ici, maintenant ?

En serions-nous arrivées à ne pouvoir conjuguer, consolider, notre sentiment d'appartenance qu'au présent ? Comment alors donner un sens à qui nous sommes, comment s'appartenir ou même savoir à quoi nous appartenons ? Et si ce « *home* » se devait d'être compris comme une édification intangible dont les parois protègent l'intérieur, l'intériorité, tout en étant tourné vers l'extérieur, l'autre, ce qui nous entoure ? Dans quelle mesure l'un conditionne l'autre ? Et, de plus, à quel point sommes-nous prêt-es à laisser portes et fenêtres ouvertes ?

La présente publication réunit des textes littéraires de Karim Kattan, de Catherine Mavrikakis, de Kaitlyn Purcell, de Nina Yargekov et de moi-même, ce dernier prenant son ancrage initial dans le travail de quelques artistes qui ont inspiré ma réflexion, ainsi qu'une œuvre visuelle spécialement créée par Cindy Dumais pour habiter le cœur de l'ouvrage. *FC*



SOUS LE CIEL ÉTOILÉ

Catherine Mavrikakis

Mais où est-elle? Pourquoi ne répond-elle pas?
Elle a encore disparu, la maudite gamine...
Où se cache ta sœur?
-Je crois qu'elle est dans la lune, maman...
-Très bien alors... Qu'elle y reste...

Cette nuit encore, je l'ai regardée: la lune...
Celle que le cadre de la fenêtre de ma chambre
accueille une grande partie du mois. Celle qui m'est
offerte dans l'obscurité hostile que la lumière
de l'astre tout à coup domestique.

De mon lit, cette nuit, de deux à quatre heures
du matin, je l'ai suivie des yeux. La lune, «ma»
lune... D'abord cachée par les branches de l'arbre,
puis au bout d'un moment détachée de la pesanteur
terrestre, haute, indifférente, mais veillant
sur ma douleur de vivre.

Elle m'accompagnait, m'assignait à demeure
du haut de son halo.

Sans crier gare, alors que je m'étais peut-être
assoupie quelques secondes, elle disparut.

Elle avait voulu se faire voir ailleurs,
derrière les immeubles voisins et hors du cadre
fortuit créé pour mon regard.

Plouf!

Sous le ciel presque noir, j'ai plongé dans l'angoisse.
Le chambranle de la fenêtre me rappelait que la lune
avait été là et qu'elle reviendrait un autre jour
se glisser dans le cadre où je passerai le plus clair
de mes insomnies.

La nuit dernière, donc, je ne réussis pas
à me rendormir.

Je vécus les heures avant l'aube en fixant la
disparition, l'absence de la lumière bienveillante
de ma lune, me sentant en quelque sorte réconfortée,

La nuit
constellée
nous donne
un sentiment
d'appartenance
tout en nous
privant
de toute
possibilité
d'être d'un
lieu précis.

consolée par le cadre dans lequel elle s'était pointée et qu'elle avait néanmoins quitté sans regret.

Dans ce cadre je restai donc, toute la fin de la nuit, à veiller sur ce retrait que la lune avait tracé.

Finalement, après quelques heures, ma montre me força à me lever. Je vaquai à mes occupations diurnes, sans plus penser à la lune ni aux questions qui me taraudaient depuis l'enfance :

Suis-je chez moi dans ce monde ? Ou est-ce que je m'en trouve exclue ? Et où me réfugier pour exister ?

Quelle précarité est la nôtre sous un ciel étoilé trop immense pour contenir nos peurs et notre angoisse d'être là ?

Cette nuit, toutefois, comme durant tant de nuits de mon enfance, je me suis retrouvée en elle, dans la lune, dans sa lumière, comme si j'avais déniché une demeure éphémère.

De mon lit, ma lune, la lune, donne à voir sa force soignante et mystérieuse. Malgré tout, combien reste grande ma terreur quand je regarde le ciel...

Quand on lève les yeux et qu'on regarde l'immensité du ciel étoilé, il est difficile de ne pas avoir la conscience d'appartenir à cet univers, de ne pas avoir la sensation de faire partie d'un grand tout.

Paradoxalement, quand on lève les yeux et qu'on regarde l'immensité du ciel étoilé, la multitude des mondes, il est tout aussi difficile de ne pas se voir infiniment rejeté par la grandeur du cosmos, de ne pas se sentir laissé pour compte par un univers impassible, de ne pas voir sa propre présence au monde bien fragile.

La nuit constellée nous donne un sentiment d'appartenance tout en nous privant de toute possibilité d'être d'un lieu précis. Elle nous

accueille, certes, mais nous disperse, nous pulvérise dans le cosmos... comme une petite chose sans importance.

Cette expérience décrite par la phénoménologie me donne le monde comme possible chez-moi tout en me faisant sentir la précarité de ma relation à l'existence.

Flottant sans cesse entre une agoraphobie ressentie à travers mon rapport à un tout extérieur, d'une part, et un bien-être où la familiarité du monde, en symbiose avec ma conscience, me ravit, me porte, d'autre part, l'espace dessiné par ma fenêtre la nuit fait de l'infini angoissant un lieu précaire, mais circonscrit. Il contient, embrasse timidement, fermement, l'illimité.

Le cadre reconfortant et terrorisant de la fenêtre construit tant bien que mal un lieu à moi dans un monde avec lequel je ne peux jamais expérimenter de réciprocité affective.

J'ai longtemps éprouvé un désir anxieux de ne pas me voir accueillie dans le monde, sous la voute céleste, sur la Terre, où, en naissant, j'avais abouti—je le compris très jeune—tout à fait par hasard.

Malgré l'amour de mes parents et leur volonté d'avoir une enfant comme moi (c'est du moins ce qu'ils affirmaient), j'ai toujours su que j'aurais pu ne pas être et que mon existence ne reposait sur aucune raison valable.

Mon attachement à l'existence était pour moi à la fois arbitraire, ténu et indéterminable.

Le ciel sans cesse me le rappelait.

Quand j'étais enfant, cette étrange sensation d'être de nulle part, d'avoir une existence contingente me perturbait grandement.

L'espace que j'habitais, l'univers qui m'environnait me semblait étrange et étranger et je me voyais

L'espace que
j'habitais,
l'univers qui
m'environnait
me semblait
étrange et
étranger...

sans aucune possibilité de développer des liens d'amitié, de connivence, avec les lieux que je connaissais ou que j'aurais pu découvrir.

Il n'y avait en moi aucun rêve d'un ailleurs qui aurait pu être mien.

Sous d'autres tropiques, je le comprenais, j'aurais été tout aussi mise à l'écart, exilée.

C'était précisément mon existence dans chaque lieu, sous la voute céleste, que je savais entièrement questionnable, ou en tout cas manquer d'évidence.

Je me percevais comme une espèce de chose imprécise, jetée sur la Terre, lancée là par hasard. En cela, j'incarnais un corps radicalement distinct de ce monde, un corps dont un jour la planète aurait la bonne idée de se débarrasser sans prévenir, sans y penser un seul instant. Après tout, le monde avait vécu longtemps sans moi, et il n'en avait guère souffert...

Ma mère me parlait souvent de la Seconde Guerre mondiale, qu'elle avait vécue quand je n'étais pas encore née. Des récits de ma mère, je sentais mon absence.

—Et moi? avais-je demandé un jour à maman.
—Mais tu n'étais pas là, c'était bien avant toi, m'avait-elle répondu.

Je comprenais ainsi que la vie ne m'était pas particulièrement destinée.

Seul le ciel contenu par le cadre de la fenêtre la nuit était déjà, durant mon enfance, ma demeure, mon impossible demeure. Il semblait exister un peu pour moi.

Grâce à la vue de mon lit, je me retrouvais dans la lune—là où ma mère me laissait tranquille, débarrassée de moi—ou sous ses auspices.

Être chez soi demande à la subjectivité de
se fondre dans un paysage, d'oublier les limites
et les membranes hermétiques entre le corps
ou la conscience et le monde.

Être chez soi demande aussi de se sentir contenu
par un lieu qui nous porte, nous étreint.
Et cela me semblait, à moi, petite fille,
tout à fait impossible.

Mes parents et mes frères n'échappaient pas, à mes
yeux, à cette radicale exclusion de l'univers.
Mais avec les membres de ma «tribu», je n'arrivais
pas à former un tout, à créer dans mon imagination
un groupe de réfugiés de la vie qui aurait pu se
donner un lieu, celui de cet exil absolu.

Ma famille pas très solide, fragile,
n'est donc pas devenue la possibilité d'une
appartenance imaginaire ou symbolique.

Il faut dire qu'entre les tentatives de suicide
de mon père absorbé par ses désirs de meurtre
envers ses enfants et l'indifférence de ma mère aux
prises avec une dépression chronique, il m'aurait
été bien difficile de croire que j'avais un
lieu à moi durable ou encore que je partageais
un espace avec quelqu'un pour très longtemps.

Le monde comme hospitalité n'eut longtemps
pour moi aucun sens.

C'est dans un rituel que nous avions,
mon frère et moi, au moins une fois par mois,
que j'ai appris à m'inventer un chez-moi
en donnant un cadre à mon existence.

Si la famille défaille dans laquelle je vivais
ne s'avérait ni hospitalière ni tout à fait familière,
un dispositif pouvait dessiner un espace où me lover.

Ce dispositif se présentait sous la forme
d'une habitude que je pris très tôt.

En compagnie de Nicolas, mon petit frère, je passais
des soirées à projeter sur une toile de plastique
magique les diapositives de notre famille.

Cet écran limité où nous étions les spectateurs
de nous-mêmes nous donnait enfin le sentiment
d'être chez nous, en images, dans les diapos,
les soirs de représentation.

Durant la soirée, devant la lanterne magique
de l'appareil lumineux, nous étions les témoins
d'un espace constitué par nous reproduits en photo.

Dans ces images, nous ressentions l'hospitalité
de l'existence à notre égard. Tiens, nous avions été
là, chez tante Suzanne, à Noël... Tiens, nous avions
vécu à Magog l'été. Nous avions existé...

Il y avait donc des preuves, des traces de notre
présence, de notre attachement à la vie et de
la bienveillance de l'existence envers nous. Et ces
preuves se donnaient sur un tissu plastifié bordé
de noir, sur lequel s'épalaient des moments de joie.

La contemplation de notre famille ainsi cadrée
a été pour beaucoup dans la constitution
d'un lieu à moi partagé.

Les miens, soutenus par l'image qui nous découpait
et nous embrassait ensemble, étaient, grâce à la
photographie, tenus par le monde, en accord avec lui.

Le cadre nous enserrait, nous faisait siens.

En ce sens, tout comme la photo numérique,
la diapositive, qui a disparu, a toujours favorisé
le cadre, la délimitation de la vue, en mettant
en scène, dans le contour blanc ou noir qu'elle offre,
un lieu resserré présentant un contenu: nous.

La photo en général—et bien sûr aussi la photo
numérique—crée de l'étreinte, et dans cette étreinte,
j'ai appris à me sentir bien, chez moi...
La photo comme cadre limite, délimite et, surtout,

me fait sentir que je ne suis pas simplement un objet flottant, sans contour, qui se balade dans un monde indifférent.

Beaucoup de bébés hurlent jusqu'à ce qu'on les emmaillote, cherchant une enveloppe contenante.

Il me semble que j'ai longtemps été une enfant cherchant à être enserrée par le monde. Et puis, on inventa pour moi la diapositive...

C'est à travers le cadre photographique (qui reprenait le dispositif formé par le chambranle de ma fenêtre), véritable découpe d'un chez-moi, que j'ai entrevu la possibilité d'une appartenance, durant les spectacles offerts par le projecteur.

En ce sens, l'expérience d'être chez moi ne s'est pas donnée nécessairement dans l'immédiateté de mon vécu, mais plutôt dans la médiation de celui-ci par le cadre photographique.

Les images de notre famille à Bay City, à Québec, à Montréal, en France, l'été, l'hiver, le printemps et l'automne ont éveillé en moi un regard sur moi-même grâce auquel j'ai pu construire une relation au monde plus solide que celle que m'offrait par intermittence la nuit.

Maintenant que je suis une vieille dame et que je regarde des photos de moi il y a plus de soixante ans, dans lesquelles je me tiens devant un parapet surplombant les chutes Niagara, je me sens encore saisie par l'espace et le temps, dans le cadre qu'a créé la photo. À travers l'image où j'apparais enfant, encadrée, je ressens l'engagement de la vie à mon égard. La photo m'assigne à résidence, elle me donne une perspective qui me met littéralement à ma place.

Dans ce cosmos terrifiant par sa vastitude, son silence ou encore ses bruits incongrus que les derniers outils technologiques perçoivent, le cadre de la fenêtre ou de la photo me permet de m'insérer dans l'espace qu'est le monde et qui normalement ne me laisse pas le faire mien.

L'univers par le cadre est ainsi apaisé...
Mon existence y est inscrite.

Frissonne alors en moi une douce intimité
avec le cosmos, perçu enfin comme un tout
petit peu plus habitable.



QUITTER LÀ MAISON DES RÊVES

Kaitlyn Purcell

Traduit par Nathalie de Blois

L'ALCOOL

Je tente de les rappeler, mais je suis une Indienne: je donne, puis je disparaïs. Les mots me manquent. On me les a pris avant que le rideau de pluie battante nous atteigne.

J'ai peur des millionnaires et de leurs manoirs. Je déménage dans une nouvelle ville, où un homme qui m'interroge me lance: «Tu sais, j'ai toutes ces cartes remplies de carrés de poche et de rivières déchainées.»

Les vagues réapparaissent, fracassent les fenêtres et brisent les meubles. Des canettes de bière revolent dans tous les sens.

Je trouve mon bébé, mélange de Greta Thunberg et d'ours polaire apprivoisé. Il y a des baleineaux dans les rosiers, parmi les jonquilles.

J'aimerais pouvoir supporter d'avoir froid. Une catastrophe naturelle submerge la ville et chuchote à mon oreille pour me transmettre son pouvoir. Je me tire et m'envole.

Pour une raison que j'ignore, j'ai peur de me faire voler. Alors, quand je m'envole, je veille à porter une sacoche appropriée. Elle rit et dit: «Ouah, cet esprit déborde de prophéties.»

Le rêve bascule vers une immense piscine à vagues sur un rivage, ça danse et ça saute.

Une tornade
s'abat
dans mes
entrailles.

J'ai des instructions destinées à un véhicule carburant aux antidépresseurs. C'est dur de regarder mon bus me passer sous le nez. Ça me déprime pas mal.

Un des jumeaux est allergique à un foyer uni. Il tente de me frapper à coups de hache.

Je volète, à moitié morte. J'emballe toutes mes cassettes et je dois apprendre à m'orienter avec Google Maps.

Des murs pénètrent dans l'utérus. Une experte du levain se cogne la tête et un bambin me pique mes affaires. En descendant cet escalier tapissé de canapés et de lumière.

La bataille des ours commence. Mes mauvaises actions comme de mauvaises chutes de neige et on veut me faire revêtir ces intenses directives rouges.

De petites araignées traversent le ciel comme dans Galaga. J'imagine une immense peinture abstraite avec tous les mots que j'ai perdus.

Je dessine une nature morte de La Discipline. La poussière vole partout et je me fâche contre lui à cause de toutes ses règles.

Les vagues, encore, sauf qu'elles se battent au sujet du prix du loyer.

Des éleveurs de nuages menaçants et d'heureux accidents. De préférence là où les réclamations d'assurance ne sont pas nécessaires.

Dans une maison sous-marine et je quitterai cet endroit si c'est juste ça que ça te prend.

On dit que c'est sain d'essayer d'arriver
à l'heure pour le souper. Mais on me déteste
de vouloir me joindre à un très grand cercle.

On s'embrasse et on s'assoit,
en attendant l'influence de la bière
pas chère en rétrograde.

Une tornade s'abat dans mes entrailles.
Je ne sais pas si tu le sais, mais
j'ai échappé de justesse aux bruits du frigo
à trois heures du matin, haletante sous
les lumières restées allumées.

«Il faut que ça cesse», dit Le Jour où je
me suis levée tard. On a cru que j'étais morte.

La vie n'est
pas une ligne
droite ; elle
est cyclique
et pleine de
nœuds. Tordue.
Moi qui
croyais être
une bouteille
utile.

UN AN SOBRE

La vie n'est pas une ligne droite ;
elle est cyclique et pleine de nœuds.
Tordue. Moi qui croyais être une
bouteille utile.

La tornade s'éloigne et je déteste
devoir faire semblant d'être normale.
Pourquoi est-ce que je ne peux pas juste
rester assommée par la tristesse, avec
mes pensées étranges.

Mais voilà que je m'inquiète des
conditions du ciel.

Cette voiture n'est pas sur «Park»,
car je refuse qu'on me colle une étiquette.
Sauf que les autres sont encore souls
et il y a un monstre qui s'amuse.

Parfois, je suis prise d'une angoisse
paralysante au sujet de ma personne et de
mon travail. Imagine quatre mois consécutifs
d'évènements traumatisants. Ils donnent
en quelque sorte l'impression d'un jeu entre
les obligations.

On m'a diagnostiqué un TDAH il y a
vingt ans, mais ça m'arrive souvent de
l'oublier.

J'écris au sujet de mes récits
étranges et de ma technique de *cut-up*,
mais je procède par couches comme des
écailles de poisson.

Ce n'est pas très économique d'écrire
un poème.

Suivent les vibrations et je
lève les yeux. Moment d'introspection.
Je fais honte.

Des faucons mouchetés crient en chœur,
s'appellent et sortent.

Enfant, j'écoutais «*We don't need
no education*» en pivotant sur la chaise
de bureau de mon père. Je suis devenue
une tête branchée sur des machines.

Cette histoire de TDAH m'empêchait
de me concentrer sur autre chose que chiner
des manteaux stylés.

Ces identités semblent aussi éclatées que
la honte qui me submerge pendant les exposés.

Se perdre dans ces pensées et avoir
de la peine pour un monde virtuel quand
il se met à fuir.

L'université est comme une ville étrange
avec un pont de rêve qui s'enfonce sous l'eau.

Qu'est-ce qui me fait me sentir vivante?
Les tampons de bingo et les projets de
paillettes écolos. Il faut croire que j'ai
besoin d'un autocollant différent pour réussir.

Peut-être que mon plus grand souhait
est de voir un ascenseur qui branle.
Je veux m'accrocher avec peine pendant
la montée, tout comme j'avance dans la vie
poussée par des souvenirs perdus.

Ou peut-être que mon cœur est une maison
hantée et que c'est un bon moment.

Ou peut-être
que mon
cœur est
une maison
hantée et que
c'est un bon
moment.

Mon enfance m'a fait don d'une spirale de douleur héritée et apprise. Pas étonnant que mon corps soit plein de nœuds.

On nous a appris à ignorer le corps, à avoir honte de nous-mêmes et à pleurer. Mais nous avons tenu le coup.

Jupiter trône au-dessus d'un épais mur de pins.

L'avenir nage sans fin avec les tortues marines. La paix existe dans cet univers discret.

La tour d'ivoire commence à flotter. Besoin de faire plus de recherches sur *Fantasia* et les faucons réinventés.

Seuls les enseignements spirituels planqués dans les tunnels de pierre pourront la sauver. Ce manoir a un toit parfait pour une tornade.

L'impératrice a besoin d'un nouveau nom. Dans ce monde-ci, elle s'incarne en Tante Matière. Elle parle la langue de l'eau.

J'ai éteint ce sale réflexe d'abandonner le navire. Un simple béguin, et tout un labyrinthe d'histoires non écrites se déplie.

Est-ce que ça veut dire que je dois rester avec ma famille et demander plus d'aide? Ma soeur me tient la main et je pleure.

Dehors, je parle avec un vieil homme. Il me dit: «L'amour n'est pas maltraitance.» À travers des tunnels assombris, on aperçoit les racines de la maison.

Je ne perds plus connaissance :
je ne fais que regarder 90 jours d'existence.
L'idée du bien contre l'incapacité de
décrocher de la télé réalité.

Avec mon TDAH, c'est quasiment impossible
d'exister ailleurs qu'au clair de lune.

Des rencontres flippantes à l'université
veulent tuer l'Indienne en moi. Parfois,
je ne supporte pas d'être dans une pièce
pleine de nœuds.

Pour réussir, je dois m'éprendre des
déménagements. Fréquenter les bibliothèques
et les aîné·es pour fuir toutes mes fractures.

Le Pire ne fait pas vraiment partie
de mon vocabulaire quand il est question
de Grande Joie. J'ai maintenant l'intention
de vivre toute une année sans pleurer
continuellement.

Je me suis toujours sentie violée
par mon nom, entourée de parents que
je connais à peine. Ça m'attriste.
Ces gens font quand même partie de moi.

QUATRE ANS SOBRE

Elle découvre qu'elle préfère ne pas se laisser briser. J'habite une maison aussi morcelée que mon processus.

Le schéma autodestructeur s'emballe sans les soins adéquats. Il se met à chercher de quoi séduire les traumatismes.

Le désespoir est un moyen pour le temps de s'échapper. Tout semble me ramener à ce vide grandissant.

Assise dans un théâtre, entourée de tous les ancêtres. Cet arbre est drôle, je suppose.

Écouter les gens parler de la vie amoureuse des arbres. Ils font face à un abattoir appelé ville. Personne ne comprend pourquoi ça semble sans importance.

Être en vie, c'est être déchiré·e par la peur de l'empathie dans le monde. Je veux juste renaître des cendres de toutes ces blessures maternelles.

Je découvre peu à peu que j'ai toujours voulu être artiste. Tout ceci, des fragments de je ne veux plus rien savoir de l'université.

J'apprends peu à peu que les horreurs qui persistent peuvent nous détruire collectivement.

Tout le monde me répète que je ne suis pas en train de craquer.

Mais je ne peux m'empêcher d'imaginer
des gens en complet qui murmurent que
je leur fais encore honte.

Encore ce cauchemar où tout le
monde me dit que j'ai bu, même si je
n'en ai aucun souvenir.

Je regarde dans le creux d'un arbre,
et j'ai l'impression que c'est comme ça
que je cherche le rire.

Ma voix a
toujours été
un lieu confus.

EN CE MOMENT (SANS COUPURES)

Je me suis enfuie au moins une fois, mais je n'en suis pas certaine. Les expériences qui brisent le coeur sont souvent évacuées de l'esprit et de la mémoire.

J'ai ça dans les veines. Le désir de m'enfuir et de repartir à zéro dans une nouvelle ville, un nouveau lieu, avec de nouveaux visages.

En même temps, je rêve d'habiter à quelques pas de mes proches et de leurs histoires sans fin.

Et leur langue, je rêve de la parler. Ma voix a toujours été un lieu confus.

Ici, il y a une gamine qui a appris à mentir très tôt.

Elle découvre que sa voix peut lui servir à inventer des mondes où les cris de sa mère ne l'atteignent plus.

À l'école, elle découvre qu'on est censé-e répéter ce que dit la mère ou le père qui se tient devant la classe.

Elle découvre qu'elle préfère ne pas participer à ces activités, qu'elle devient libre en produisant du silence.

Dans cet endroit, le schéma se reproduit et elle se met à chercher de quoi séduire son attention. Elle découvre l'alcool.

Après son premier verre, le temps s'efface. Elle se réveille le visage et le corps couverts de bleus. Malgré ça, elle se sent libre.

Dans cet endroit, le schéma se reproduit jusqu'à ce qu'elle atterrisse à l'université. Dans cet endroit, on l'encourage à prendre la parole et à devenir une étudiante modèle.

Parfois, elle se retrouve devant la classe, obligée de parler, sans avoir pris la peine de se préparer.

Alors, elle se transforme en Idiotie malavisée, débitant des phrases aussi morcelées que ses souvenirs volés.

Le schéma se reproduit jusqu'au jour où le deuil frappe. Depuis son premier enterrement, son coeur redoutait ce moment.

Sa soeur lui dit de rire d'elle-même, à son propre enterrement. Sare lui dit de poursuivre son rêve de devenir artiste.

Elle aurait dû arrêter de boire sur-le-champ. Quand elle était jeune, son père disait toujours: «Il ne faut jamais boire quand on est déprimé-e!»

Dans cet endroit, elle a trouvé le dernier fil translucide qui la ramène à sa voix.

*Ces poèmes en cut-up ont été
tirés de mes paysages oniriques
à quelques moments bien précis
de ma vie.*

*De mon dernier accès
d'alcoolisme jusqu'au jour où,
à la suite d'un rêve, j'ai arrêté
de boire pour la première fois.
J'ai rechuté pendant quelques
mois, puis j'ai arrêté de nouveau,
la même année.*

*Il fallait que je cesse de boire et
j'espère montrer par ce processus
que la sobriété a été essentielle
à l'épanouissement de ma voix
en tant qu'autrice, artiste,
universitaire et être humain.*

*Mais ce processus me révèle
peut-être autre chose encore.*

*Le cut-up est un outil
indispensable depuis que
j'ai commencé à chercher
ma voix d'autrice.*

*Ces dernières années, j'ai
découvert tout le potentiel
de cette technique pour
travailler avec mes rêves.*

*Le cut-up agit comme une
couche protectrice qui
brouille et masque les détails
de mes paysages oniriques
et de mes carnets poétiques.*



J' HABITE LA NUIT

Karim Kattan

Je suis enfant. J'ai huit ans, peut-être. C'est un soir de Noël. Allongé dans mon lit, je veille après minuit, m'efforce de faire durer l'instant à l'infini. Je veux que ce plaisir, cette présence, cet ici se prolonge jusqu'aux confins du temps. Alors, j'observe mon corps pour ne pas sombrer dans le sommeil, pour vivre cette obscurité bienveillante. Et ce corps, il est en pleine métamorphose. Un bras se change en aile, puis l'autre aussi. Des plumes poussent. Mes pieds se transforment en serres, mon nez, en bec. Je deviens autre : un sombre et élégant oiseau de nuit. Je trouve ma véritable maison. Et du creux du lit, je m'envole, j'emporte mon foyer avec moi. Il est là, en moi, gardé, préservé—c'est la nuit, et elle est indestructible.

*

Depuis le 7 octobre 2023, je me sens comme une personne déshabitée. Non que je n'aie pas de maison—au contraire, j'ai l'immense privilège, rare en ce monde, d'avoir la sécurité d'un chez-moi pérenne. Mais j'ai l'impression que ce qui faisait ma maison, mon foyer—à la fois le pays-Palestine et la maison première, celle de mes parents—devient chaque jour un peu plus incertain, instable. Ce foyer double, maison et matrice, se dérobe progressivement à moi. Ce n'est pas que la veille, le 6, ni l'année précédente, ni celle d'avant, la vie des Palestiniens et Palestiniennes ait été stable ou sure.

Mais les deux dernières années ont précipité ce double exil—du pays et de la maison—et ont intensifié le deuil et la recherche de ce qui, en eux et elles, faisait «foyer», pour voir si je peux encore l'invoquer ailleurs.

Ma première pensée a été pour le café et un rituel précis: dans ma famille, nous avons une habitude que j'ai longtemps crue universelle. Quand une personne s'apprête à partir pour un long voyage—c'est-à-dire lorsqu'une frontière doit être franchie, car un long voyage sans passage de frontière n'est, au fond, qu'un déplacement, pas un exil—, nous préparons du café. Avant que la personne parte, on verse ce café à terre au seuil de la maison. Selon les microtraditions de tel ou tel noyau familial, la personne doit soit piétiner le café, soit l'enjamber. Dans les deux cas, c'est une promesse: celle d'une traversée sauve et d'un retour assuré. Le café est alors dessin—il trace la frontière de ce qui constitue la maison. Là où il est aspergé devient le seuil réel et symbolique et ceux et celles qui le versent forment, à ce moment et de façon intense, la *famille* qui attendra le retour. Je ne sais pas d'où vient cette manie, ce geste inaugural, talismanique.

Ma deuxième pensée a été pour le balai. En effet, une autre tradition veut qu'on ne balaie jamais la chambre d'un voyageur ou une voyageuse: on s'assure ainsi de son retour. (Et si, au contraire, l'on souhaite qu'une ou un invité parte plus vite? Il suffit de laisser le balai derrière sa porte. Nul besoin de charme magique: le message est clair et la personne comprendra d'elle-même qu'elle doit s'en aller.)

...la maison
n'est pas tant
un lieu fixe
qu'un centre
gravitationnel,
un endroit
vers lequel
on revient,
qu'on porte
en soi,
qu'on espère.

Ces gestes apotropaïques—discrets, muets, à peine sortilèges—délimitent l'espace de la maison. Ils tracent les seuils entre ce qui reste et ce qui part, entre qui habite la maison et qui la quitte. Ils postulent que la maison est d'abord un retour. Il me semble que dans les cultures marquées par l'exil—c'est vrai pour la mienne, en tout cas—, la maison n'est pas tant un lieu fixe qu'un centre gravitationnel, un endroit vers lequel on revient, qu'on porte en soi, qu'on espère. Ce retour peut être voulu, rêvé, différé, voire impossible: tant qu'il reste imaginable, la maison continue d'exister.

Je remarque que depuis deux ans, on ne fait plus spontanément le café. Quand je quitte la maison de mes parents, je dois parfois leur rappeler de le faire: l'angoisse qui saisit alors ma poitrine est que si le rituel disparaît—parce qu'on ne croit plus à un retour possible—, alors disparaîtra également la maison tout entière, sa matérialité et son symbole. Et moi avec.

*

Je suis au début de l'adolescence. Je viens de m'enfuir vers une cité en bord de mer. Une fugue brève—deux jours—durant laquelle je marche au hasard des rues du port. Je me dis, avec tout le sens du drame d'un adolescent, que je ne reverrai jamais plus ma maison. J'erre, à la recherche peut-être d'un navire qui m'emportera très loin.

Passé minuit, le port est inquiétant: des silhouettes patibulaires, immenses pour moi encore petit, semblent me guetter dans l'ombre. Néanmoins, je me

*La maison,
c'est le temps
qui devient
non pas infini,
mais palpable.*

Ce chez-soi est
le lieu où l'on
est soustrait
au regard, où
l'on peut être
illisible.

sens en sécurité, car l'obscurité m'envahit, me dissout. Je ne suis pas un corps, mais frémissements, émois. Je suis camouflé et invisible—je suis la ville, sa nuit, son souffle, son ciel, son noir. Elle m'accueille en son sein. La mer, le ciel et moi ne formons plus qu'un, emportés dans un même mouvement de nuit. Ainsi, j'habite les ténèbres jusqu'au lever du jour, où l'on m'arrache à ce foyer balnéaire nocturne.

La maison, c'est le temps qui devient non pas infini, mais palpable.

*

Ces deux gestes relèvent du visible. Mais je me suis rendu compte, ces deux dernières années, que ce qui en moi fait maison relève plutôt de l'invisible. Plus précisément, c'est un mouvement d'invisibilisation qui me permet de me sentir chez moi. Ce chez-soi est le lieu où l'on est soustrait au regard, où l'on peut être illisible.

Grandir sous occupation, c'est s'épanouir dans des espaces restreints qui se rétrécissent au fil des années et dans lesquels on est constamment sous surveillance. Une surveillance multiple : celle du mirador, du soldat, de la tour, mais aussi celle, plus désincarnée, de l'administration coloniale, qui étudie, classe, régit une existence. À cela s'ajoutent les regards plus ordinaires de la vie : ceux de la société, de la ville, de l'école, de la famille. C'est une vie où l'on est vu avant même d'avoir appris à se voir soi-même. Où l'on est nommé, ordonné, observé, avant d'avoir

compris comment exister. Être vu, c'est être exposé, assigné, parfois réduit. Le premier exil, peut-être, c'est l'exil de sa propre intimité: être connu par d'autres avant de pouvoir se connaître soi-même, arraché à la quiétude par toutes ces forces externes.

Face à ce désordre imposé, à cette dépossession du regard sur moi, j'ai appris à ordonner ce que je pouvais. Pour me prémunir du fracas extérieur, j'ai mis en place des rituels. Il y en a eu de nombreux: des plus fantasques—j'ai traversé une période Wicca où, toutes les aubes, j'allais prier telle ou telle divinité de la nature—aux plus simples—tourner la clé dans la serrure trois fois pour bien acter l'entrée et la sortie de mon abri. Ces gestes n'étaient pas forcément portés par la foi dans leur efficacité, mais par la nécessité d'un cadre esthétique. Ils étaient des gestes de survie: petites liturgies contre l'effritement.

*

J'ai dix-neuf ans. Ma grand-mère est en train de mourir d'un cancer. Je vis à Paris et mes grands-parents se sont installés chez mes parents à Bethléem. Pendant les vacances, de retour chez moi, je dors dans la chambre adjacente à la leur.

Un soir, passé minuit, j'entends ma grand-mère bouger dans sa chambre. Je vais voir et la trouve assise dans un fauteuil, dans le noir. Mon grand-père, dans le lit, ronfle. Ça nous fait sourire tous les deux. Je m'assieds à côté d'elle. Je l'écoute me raconter des histoires. Certaines que je connais déjà, mille fois

répétées, et d'autres que je n'ai jamais entendues. Puis je l'écoute qui se met à chanter. Le cancer lui a volé sa voix; il ne lui reste qu'une chose rauque qui vient des entrailles. Avec son accent de dame palestinienne de Bethléem, elle entonne une vieille chanson française grivoise au sujet d'un prisonnier enfermé dans la tour de Londres, chanson qui la fait rire à chaque couplet.

Sa voix éraillée, moi dans le fauteuil, la nuit—et elle qui chante. Dans ce moment suspendu, nous nous dissolvons: l'épaisseur du temps, la fatigue, la maladie. Nous sommes une seule chose dans le noir, deux présences prises dans la même nuit. La frontière entre elle et moi s'efface. Et nous devenons tous les deux la nuit, jusqu'au jour. Et ici, me dis-je, est une maison, et cette maison restera avec moi, accessible et préservée, pour toujours. Je hante ce lieu. Je l'agrémenterai au fil du souvenir de détails et d'imprécisions. Mais son cœur, nocturne, sera toujours le même: l'étrange ultime chant de ma grand-mère.

*

La chose qui me semble faire foyer plus que tous ces rituels, plus que toutes ces recherches, c'est la nuit. Très tôt s'est donc développée en moi une envie de me cacher. Une volonté de me soustraire au monde, aux regards. De me soustraire à tout. Non comme un enfermement ou un solipsisme, mais plutôt comme une manière d'être chez soi. Car c'est là, paradoxalement, que je me sentais pleinement habiter. C'est à ce moment-là que mon corps d'enfant, pour quelques instants,

La nuit
en moi était
ma maison.

avait un lieu, une sensation d'intériorité, de présence dense.

Le jour, j'étais arraché à moi-même. Au poste de contrôle, bien sûr, où l'humiliation est publique et collective. Mais aussi à l'école, où il fallait parler, se montrer, performer une présence. Il était impossible de se soustraire: des projecteurs invisibles me fouillaient, me déshabillaient, me déshabitaient. C'étaient des lumières crues qui me tiraient hors de moi pour me rendre lisible aux autres. Mais tout cela importait peu, car la nuit, je savais que je pouvais revenir à moi. La maison—quand elle est là, quand elle n'a pas été brisée—est ce lieu que l'on habite sans y penser. C'est un luxe, pouvoir oublier qu'on est chez soi.

Pour me purifier de la journée, pour effacer les gestes qui m'avaient exilé de moi-même, je me fondais dans la nuit. Je me concentrais pour entrer dans son épaisseur, sa noirceur, pour ressentir son froid: pour m'enfoncer dans ses bras généreux jusqu'à devenir moi-même, presque, cette nuit. Informe, invisible, d'une profondeur inégalée. La nuit en moi était ma maison.

Certaines années où aller à l'école était particulièrement pénible, je me réveillais avant l'aube, quand c'était encore la nuit et bien avant que la maison ne bouge, avant que le monde ne recommence à parler. Je m'éveillais pour regarder droit le temps. Emmitouflé dans ma nuit, je le scrutais. Je divisais les minutes en secondes, les secondes en demi-secondes, comme pour ralentir sa marche. Chaque fraction gagnée, volée au jour, était un abri minuscule. Un espace que je pouvais habiter seul. Je faisais tout pour retarder le moment du basculement—le passage de la nuit au jour,

du lit à l'école, du dedans au dehors. Car bien sûr, il y avait, comme horizon, l'école atroce. Être un corps vu, regardé, assigné.

Mais ces moments du matin, ces instants où les secondes semblaient se multiplier, se déplier, toucher l'infini, ces moments-là étaient, au sens propre, ma maison. Ce n'était pas un lieu, mais une durée. Une lenteur. Et c'est peut-être cela, la maison : une promesse de longueur, d'étirement, de temps. Que se passe-t-il, alors, quand une maison est détruite, ravagée ? Quand il n'y a plus de lieu où le temps peut s'étendre, s'attarder ?

Plus tard, quand j'étais jeune adulte, cette même logique s'est déplacée vers le visage. Ma barbe est devenue une manière de protéger ce qu'il y a de plus vulnérable : le visage nu. Elle floute les contours de cette fragilité, brouille la lisibilité de qui je suis. Elle me voile, devient à son tour ma nuit, ma maison. Pas tout à fait un masque, mais une nuit portable, que je peux habiter. Je renforce parfois l'impassibilité et l'inexpressivité naturelles de mon visage, qui font office de barrière entre mon esprit et le monde.

La barbe, l'inexpressivité, l'avant-jour : ce sont des instants où l'on fabrique, en soi, de la nuit. Une nuit entendue comme ce temps où le monde échappe à la perception nette, où rien n'est tout à fait lisible parce que les contours vacillent et que les choses refusent de se donner, se font récalcitrantes.

Aujourd'hui encore, quand la journée s'annonce longue et difficile, ardue, je me réveille avant l'aube pour compter le temps qui passe, sursoir au jour qui vient.

Bethléem. Voilà le vrai nom de ma maison, de ma nuit. Il n'y en a pas d'autres. C'est l'unique nom et l'unique nuit. Bethléem est une ville un peu chaotique. Mais on s'y sent bien. La nuit, ce chaos se délite et la ville est rendue à son idéal, à un calme christique. C'est alors que Bethléem devient pleinement elle-même. Cette évidence, je la répète de texte en texte sans jamais vraiment la comprendre.

L'intuition que je saisis est celle-ci : chaque nuit, Bethléem revient à elle. Je la vois, ses vergers d'abricotiers là-haut sur les collines, les champs de coquelicots, ses maisons, ses routes plongées dans l'élément de la nuit, ses églises et mosquées, ses ruelles hantées par d'innombrables fantômes farceurs. Le mystère de Bethléem la nuit—son charme, son danger—est intime, singulier, et je le poursuis depuis que j'existe comme être écrivain. Peut-être que c'est une erreur, peut-être qu'il faut le laisser dans son ombre. Car ce qui demeure dans l'ombre ne peut être ni détruit ni récupéré.

La nuit bethléemitaine atteint son paroxysme le 24 décembre. Ce moment ne repose sur aucune donnée géologique, météorologique ou politique propre à Bethléem. Il est entièrement façonné par les projections imaginaires qu'on place sur elle. Certains jours, comme celui-ci, ce qu'on imagine peut façonner ce qui existe. Imperceptiblement, à peine, mais juste assez pour qu'on le sente. Et donc cette nuit de Noël, où Bethléem devient à la fois elle-même et malléable, se soumet à la métamorphose. C'est l'instant où se matérialise pleinement ma maison. Voilà le miracle.

Ce soir-là, la ville semble se démultiplier, s'ouvrir, se dilater.

*Le ciel, déjà si vaste, si architecturé
au-dessus de la Palestine, s'élargit
encore, s'étendant vers l'est, vers
l'ouest. Et la nuit, cette nuit-là,
est si longue qu'on en vient à douter
que Bethléem n'ait jamais été autre
chose, qu'elle n'ait jamais eu d'autre
destin que celui contenu dans ce
long solstice.*



PAS COMME CHEZ TOI

Nina Yargekov

À l'instant où tu mets les pieds à Budapest, tu es chez moi. L'énoncé sonne un brin présomptueux : la capitale hongroise ne m'appartient pas. Mais je l'ai choisie. Ou bien c'est elle qui m'a choisie. Je ne sais pas trop. Toutefois depuis mon enfance, cette ville me parle, me réconforte, m'appelle encore et encore. J'ai grandi en France, vois-tu, au sein d'une famille hongroise. Classique histoire d'émigration de la période guerre froide : fin des années 1970, Européens de l'Est passant à l'Ouest, y faisant leur vie et des enfants dans une ratatouille biculturelle. Voilà comment je me suis retrouvée avec deux langues, deux passeports et une sorte de garde partagée géographique. L'école en France, les vacances en Hongrie. Calendrier bien huilé, familiarisation précoce avec l'architecture aéroportuaire et sensation répétée que débarquer à Budapest signifie « rentrer ». Lors de nos arrivées, la ville toujours me souhaitait la bienvenue, me chuchotait tendrement : enfin tu es là, je t'attendais. Quand approchait la fin du séjour, ses beaux immeubles sécession me regardaient de travers, le large Danube prenait une teinte sombre, et j'avais le cœur déchiré. Alors une fois adulte, j'ai décidé de m'y installer pour de bon. L'amour à distance, c'est trop douloureux. Or puisque j'ai eu le choix, que j'aurais pu rester en France, que je pourrais n'importe quand y retourner, entre Budapest et moi, c'est une affaire de libre élection. Je ne suis pas captive. Je pars quand je veux. Sauf que je ne pars pas. Du coup, sans vouloir paraître méprisante à l'endroit des gens qui vivent là où ils sont nés, je me permets de considérer que ma ville est encore plus ma ville que si j'y avais grandi à plein temps comme une petite fille hongroise normale.

Lors de nos
arrivées, la
ville toujours
me souhaitait
la bienvenue,
me chuchotait
tendrement :
enfin tu es là,
je t'attendais.

Je suis contente que tu viennes, même très flattée, et j'espère sincèrement que tu aimeras. Ne crois pas avoir lu une pure formule de politesse. De tout mon cœur, avec ardeur et fébrilité, je fais le vœu que ton séjour budapestois se déroule à merveille. Certes, nous nous connaissons à peine, toi et moi ; tu n'es qu'un type croisé à Paris il y a quelques années—je ne me souviens plus des circonstances. À moins que tu ne sois plutôt un ami d'ami ? En tout état de cause, tu n'es qu'un futur touriste français parmi tant d'autres. Dans l'absolu, tu ne joues aucun rôle dans ma vie et il conviendrait que je n'éprouve, à l'endroit de tes billets d'avion, de la durée de ton trajet en taxi depuis l'aéroport ou de la qualité du matelas de ton Airbnb, rien d'autre qu'une radicale indifférence. Mais voilà. Tu m'as adressé ce message dans lequel tu me demandes « quelques petits tuyaux ». Toi, le voyageur occidental. À moi, la « locale ». Tu m'as sollicitée, désignée, nommée. J'entends l'appel. Tu as besoin de mon aide. Comme si tu avais frappé aux portes de la ville en donnant mon nom. Tu deviens l'invité, et moi, l'hôtesse. Clic-clac boum. Déploiement d'un lourd arsenal d'obligations morales.

J'ai été élevée dans l'idée, typiquement hongroise ou seulement propre à ma famille, je n'en sais franchement rien, qu'on doit se plier en quatre pour les visiteurs. Leur céder la chambre à coucher. Leur servir les meilleurs plats. Leur concocter un programme sensationnel. Dépenser sans compter son temps et son argent, quitte à risquer la ruine et l'épuisement. L'objectif n'est pas de frimer, d'en mettre plein la vue, d'ensevelir les invités sous les attentions et les cadeaux jusqu'à ce qu'asphyxiés par tant de générosité ils en concluent, mince, quand viendra notre tour de les recevoir, jamais nous ne serons à la hauteur, ils ont gagné. On ne cherche pas la guerre. Au contraire, il s'agit de se placer en position basse, presque servile, à certains égards comparable à celle d'un parent vis-à-vis de son enfant. Protéger,

nourrir, soigner. Suspendre la hiérarchie usuelle des priorités, oublier ses habitudes, son confort et les douze étapes de sa *morning routine* : tant qu'autrui se trouve sous mon toit, son bien-être prévaut sur le mien. De la sorte, si celui-ci décide de se réveiller aux aurores alors que j'ai terriblement besoin de me reposer, je me lèverai avec lui. Si celle-là monte le chauffage à vingt-quatre degrés alors que je peine à payer mes factures de gaz, j'approuverai joyeusement l'initiative. Si d'aucuns désirent visiter une attraction touristique que j'ai en horreur, je les accompagnerai en souriant. Oui, évidemment que cela me dérangera, mais c'est le principe : un invité, par définition, cause du désordre. Cela fait partie du *package*. Raison pour laquelle, petite note en passant, il n'est pas inutile que de leur côté, monsieur ou madame en voyage fassent un tantinet attention à leur propre comportement, histoire de ne pas non plus entraîner un dérangement démesuré.

Cette rigoureuse morale de l'hospitalité, qui te paraîtra sans doute assez vieux jeu, ou encore résolument plouc, en ce sens que ce sont souvent les pauvres, les campagnards, les gentils habitants des îles exotiques qu'on imagine chaleureux et accueillants, comme si l'art de recevoir était un truc de simplet, de gros couillon qui a la main sur le cœur à défaut de savoir lire et écrire, alors que mince, les Grecs, Homère, Nausicaa était une princesse fabuleuse qui ne plaisantait vraiment pas avec les lois sacrées de l'hospitalité ; bref, cette règle, d'une manière paradoxale—tu t'attendais sans doute à ce que je sois une hôtesse surentraînée, le genre qui tient sa maison ouverte en permanence—, me conduit à élaborer de savantes stratégies d'évitement dès qu'il est question de recevoir quelqu'un chez moi. Dans mon appartement, j'entends. Trop de pression, je redoute le *burnout*. Exemple, la perspective d'un simple dîner et c'est l'effroi intergalactique : je me dis que je vais devoir laver le carrelage durant une semaine et puis

éplucher deux-cents recettes de cuisine et puis passer huit heures au supermarché et puis tester la recette trois fois et puis changer de recette et puis retourner au supermarché et puis relaver le carrelage; ensuite j'examine ma salle à manger et je songe qu'il faudrait racheter des chaises car les miennes ne sont pas suffisamment confortables, voire aussi changer les rideaux pour une ambiance plus cosy, oh mais la table et la vaisselle à bien les examiner ça ne va pas du tout non plus, et si je louais plutôt un appartement à la décoration irréprochable, d'accord excellente solution mais qui implique de visiter des appartements et puis de vérifier les vices cachés et puis d'y emporter l'intégralité de mes affaires pour simuler une occupation effective et donc de me procurer un camion de déménagement et aussi d'organiser mon réemménagement dans mon vrai logement le lendemain du diner; à ce stade, je décroche mon téléphone et j'annule en prétextant une affreuse grippe. En d'autres termes, ne supportant pas l'idée de me montrer sous les traits d'une hôtesse imparfaite, je tiens la porte de mon appartement hermétiquement fermée.

À l'échelle de Budapest, c'est moins écrasant. Là encore, beaucoup de stress. Cependant, la ville constitue un espace où je peux t'accueillir sans m'effondrer sous le poids de mes obligations. Car au sein de ce chez-moi plus vaste et de nature collective, je ne suis pas seule. On m'aide. On me soutient. On prend mon relai. Ainsi, je n'aurai pas besoin de faire le ménage en prévision de ton arrivée, les services municipaux de la voirie se chargent de nettoyer les rues. Concernant les repas, cela prendra la forme d'un travail d'équipe: les innombrables restaurants de la ville te prépareront des plats délicieux, tandis que ma mission consistera à analyser les huit-cents avis Google des établissements que j'envisage de te recommander, avant de t'envoyer trois ou quatre propositions assorties d'un message cool et enjoué, comme si cela m'avait pris cinq minutes. Enfin, sur le

plan esthétique, je peux compter sur le formidable travail des architectes de l'époque austro-hongroise, qui ont parsemé le centre-ville de façades fantasques, de folles frises florales, de bas-reliefs égyptiens et de mosaïques multicolores. Mais dans d'autres quartiers se rencontrent également des ruines romaines, des édifices ottomans, des constructions datant de l'époque communiste ou encore de prodigieuses réalisations contemporaines. Et partout, vraiment partout, sur les murs ou dans la chair des bâtiments ou au sein des arrière-cours secrètes, des histoires du passé et du présent, la guerre et la paix, les révolutions ratées et les dictatures réussies, nos gloires et nos hontes. En somme, m'occuper de toi en tant que visiteur de la ville se limitera à t'accompagner et à te conseiller. Ce sera déjà éreintant, avec un bordel de tension morale et d'anxiété et de joie anticipée, mais supportable. Donc je m'en charge.

Tu verras, je serai ta maman, ta nounou, ta guide-interprète, ta conseillère gastronomique et ton historienne de l'art. Je te montrerai tout ce que je trouve beau et émouvant dans cette ville, je te conduirai là où tu n'aurais jamais pu entrer seul, en tant qu'étranger non accompagné. Selon ce qui t'intéresse, je t'emmènerai manger une tartine typique des années 1980, boire de l'eau-de-vie maison dans un bar en sous-sol, ou griller cigarette sur cigarette dans un établissement enfumé où il n'est possible d'entrer que si l'on connaît le code. Mais nous pourrons aussi aller faire du télésiège dans les collines de Buda, dire bonjour aux canards du jardin japonais de l'île Marguerite ou nous allonger sur un transat au bord du Danube. Je t'indiquerai quels musées, quels monuments, quels bains thermaux, quels parcs me semblent adaptés à tes envies. Je t'accompagnerai ou non. Si tu préfères te promener seul, je te laisserai tranquille, me tenant simplement à ta disposition au cas où tu changerais d'avis. En parallèle, bien sûr, je m'inquièterai souvent et beaucoup, je tenterai

...s'il te plait,
puisque tu viens
chez nous,
montre-toi un peu
curieux de
nos existences.

de ne pas t'étouffer, je te poserai quand même mille questions. Ton quartier est-il bruyant la nuit? As-tu aimé la soupe aux pommes de terre d'hier? Le musée de ce matin n'était-il pas trop bondé? Et n'oublie pas de prendre des claquettes avant de te rendre aux bains, c'est obligatoire, hein, puis c'est mieux pour l'hygiène de tes pieds. Mais ce que j'aimerais par-dessus tout, c'est réussir à te faire voir comme cette ville est spéciale, sublime, vibrante. Comme elle est à la fois blessée et grandiose, comme elle est le miroir étincelant du passé et du présent chaotiques de la Hongrie. Ses cicatrices sont mes cicatrices, tout ce qui est abîmé ou laid à Budapest raconte quelque chose à mon sujet, au sujet de ma famille, de nos traumatismes collectifs, de nos rêves brisés, de nos colères ou de nos compromissions face aux régimes politiques successifs. J'espère que ça t'intéressera, que tu seras curieux. Ceci est une requête: s'il te plait, puisque tu viens chez nous, montre-toi un peu curieux de nos existences.

Vas-tu adorer Budapest autant que moi je l'adore? Si tu trouves ça moche, ennuyeux, décevant, j'en serai profondément meurtrie. Mille fois plus que si tu critiquais le papier peint de ma cuisine ou l'aménagement de ma chambre à coucher. C'est que je suis outrageusement fière de ma ville, comme si j'avais moi-même construit chaque immeuble et planté chaque arbre. Néanmoins, de mon sentiment d'humiliation, tu ne percevras rien; j'encaisserai les éventuels commentaires désagréables sans sourciller. En effet, aux termes de mon bizarre code de l'hospitalité, je me dois de toujours rester aimable, y compris face aux personnes faisant preuve d'un comportement odieux. Et voilà une sensationnelle transition vers ce qui, en vérité, constitue l'objet principal de cette longue lettre: les comportements odieux. Eh bien je souhaiterais te demander, si cela te paraît possible et envisageable et pas excessivement contraignant, d'éviter d'en avoir. Attention,

c'est plus compliqué que cela en a l'air, il ne suffit pas de se montrer avenant ou de raconter quelques blagues.

Tout ce travail d'accueil, je l'accomplirai avec grâce et légèreté. Comme si c'était naturel. Parce que c'est de bon cœur. Contribuer à rendre ton séjour doux et plaisant et confortable me procure une joie infinie. Cependant n'oublie pas que cela ne s'adresse pas à toi en tant qu'individu singulier. Puisque pour mémoire, rien ne justifie, au regard de la nature distendue et vaporeuse de notre lien, que je te rende le moindre service. Si je t'en rends pourtant des dizaines, si je me soucie de ton bien-être, si je m'investis dans la réussite de ton voyage alors que soyons clairs, pour ma part je ne suis pas en vacances, je me tiens au beau milieu de ma vie normale, avec des lessives à faire, des rendez-vous à honorer et des *deadlines* à respecter, c'est parce que tu es un invité. Et non parce que je serais une misérable désœuvrée ayant besoin de se sentir utile, ou encore parce que foudroyée par ton charisme magnétique, j'aurais subitement décidé de devenir ta servante personnelle. Or si tu prends tout ça, si tu reçois, si tu acceptes, si tu profites de ces services, il faut aussi qu'en contrepartie, tu te comportes correctement. Oui, je suis gentille et disponible, mais non, ce n'est pas une raison pour en abuser. Par exemple, m'offrir une bouteille d'eau après quatre heures de marche sous un soleil de plomb ne constitue pas une initiative totalement idiote, en particulier si cette marche avait pour seul but de te conduire jusqu'à un monument que tu tenais absolument à voir. Ou encore, si quelqu'un te prête un logement et que tu y séjournes à titre gratuit, vu les économies que tu réalises et vu le manque à gagner pour ledit propriétaire, tu pourrais envisager de l'inviter à diner. Et ainsi de suite. Surtout, d'une manière générale, garde à l'esprit ton statut de visiteur étranger. Tu n'es pas chez toi. Dès lors, ne fais pas comme chez toi. Inspire-toi

Je te rappelle
que celui qui
débarque chez
les autres en
les traitant
comme des
inférieurs,
cela s'appelle
un colon.

du conseil donné par Danaos à ses filles dans *Les suppliantes* : fais preuve de retenue, d'humilité, de modestie. Tu es un étranger, donc un ignorant. Prends le temps de t'instruire, de comprendre, de faire connaissance. Je ne suis pas en train de te suggérer de raser les murs. Mais d'éviter de te comporter comme si tu étais en terrain conquis. Ce n'est pas parce que je t'accueille que tu es mon patron. Ce n'est pas parce que tu as de quoi te payer un vol pour Budapest que cela t'octroie le droit d'être méprisant, malpoli ou insultant. Je te rappelle que celui qui débarque chez les autres en les traitant comme des inférieurs, cela s'appelle un colon.

Pardon, je n'entends pas être désagréable. Toutefois j'ai connu, tu l'auras deviné, de mauvaises expériences avec des touristes. Pas uniquement moi, d'ailleurs. On me le rapporte assez souvent. Il semblerait qu'il se rencontre chez certains Français, généralement des hommes issus des classes aisées, des manières, des attitudes peu sympathiques. Du moins quand ils se baladent à Budapest. Posture de consommateur, je prends mais n'exprime nulle reconnaissance, tout m'est dû et puis en tant que Français je sais tout mieux que vous. Chaque fois, cela me heurte et me glace le sang. Moi aussi je suis française, certes pas uniquement, mais française aussi, et je m'interroge : est-ce que moi aussi, je me montre à ce point odieuse quand je me rends à l'étranger ?



*MAY I CALL YOU
HOME, MY LOVE*

France Choinière

Il y a l'idée
d'un texte érigé comme
l'illustration naïve
d'un logis, d'une maison,
encore sur plan, dont
seule une élévation
frontale est donnée à
voir. Sont tracées une
entrée et des ouvertures.
Une simple façade.
Un croquis élémentaire,
voire enfantin. Une image
refuge qui subsiste dans
la psyché de tout le monde,
bien qu'elle soit de moins
en moins tangible pour
plusieurs, et ce, pour
maintes raisons sociales,
politiques, économiques ou
affectives. Un texte qui,
à l'image de cette esquisse
d'un logis, emprunte
une trajectoire à deux
voix, à deux ouvertures,
mais à une seule entrée.
Deux ouvertures qui,
comme le verre d'une
fenêtre en plein jour,
réfléchissent ce qui
les entoure, l'extérieur,
et, l'obscurité venue,
éclairent l'intime,
l'intérieur. Un motif
autant matériel que
sensible, une entrée pour
something to call home.
Home, terme emprunté
et vieilli en français,
plus très d'usage.
Mot vétuste comme une
maison abandonnée,
délabrée, en manque
d'amour. Dommage, c'est
chaud et rond dans la
bouche. En anglais,

pourtant, *home* éveille
tous les affects. C'est
chez soi, c'est ce que
l'on habite tout autant
que ce qui nous habite,
c'est là d'où l'on vient
ou là où l'on retourne.

Quand il l'embrasse,
tourne et retourne la langue
dans sa bouche, elle se dit
que pour lui, la langue,
elle détourne. Elle se prend
au jeu des glissements
de sens, à la liberté de
valser entre deux langues,
d'assouvir son désir du
mot juste, et de succomber.
C'est d'autant plus
troublant qu'il s'agit d'un
élan hésitant, trébuchant,
bégayant, *my love*.

JK

Depuis la première
fois que l'on a vu cette
image modeste prise par JK
d'un oignon à la blancheur
diaphane dont la peau toute
fragile, prête à céder,
est soigneusement recousue
avec un mince fil rouge,
on est conquis·e. Image
toute simple, dépouillée,

mais puissante, que celle
de cette fine membrane,
si délicate, appelée à
se rompre avec le temps.
Une résistance et un
travail assidus, minutieux,
voire souffrants, sur
l'extérieur pour protéger
l'intérieur. Tout le
travail de JK transpire
cette difficulté de
l'abandon successif,
de ce qui du passé nous
constitue dans le présent
sans toujours présager
l'avenir. Une migration
mise en images. Les
amoncèlements d'objets sont
pour JK un motif récurrent,
des bribes éparses d'une
histoire personnelle
parfois vécue, d'autres
fois héritée, mais qu'il
faut constamment réagencer
pour s'ancrer, trouver sa
place. Il y a ce à quoi
l'on s'attache, ce que
l'on préserve, ce dont on
ne peut se détacher et ce
qu'on laisse derrière soi.
Apparié au chagrin immense
de quitter, se trouve,
certes, l'excitation de
la découverte, que défie
inlassablement la crainte
de l'inconnu. On a, dans
nos conversations avec
JK, souvent interrogé
le sentiment d'appartenance
que l'on n'arrive pas à
dissocier du désir de
s'appartenir, bien que
les deux semblent si
souvent incompatibles ou
même entrer en rivalité.

Est-ce possible d'être
fidèle à là d'où l'on
vient tout en demeurant
fidèle à qui l'on devient.
Pas certain. Complicé.
C'est d'un déchirement
infini dont seules de
délicates sutures peuvent
assurer la contenance.

Si le chaos émane de
l'intérieur, de ce que l'on
ne veut ou l'on ne sait pas
voir ni entendre, est-ce le
conflit qui démantèle le
sentiment d'appartenance
ou la perte du sentiment
d'appartenance qui provoque
le conflit, va savoir.

Des phrases issues
de la lecture d'un texte
partagé avec JK portant
sur les stigmates associés
aux enjeux migratoires
lui reviennent en tête :
*«Populations grow out
of their civilization,
lovers out of their
relationships. Civilizations
fall, people move on». »*
Les gens s'effondrent
aussi, se dit-elle, devant
l'anticipation du déclin
amoureux. Elle a longtemps
senti son renoncement à
la saisir, ses efforts
considérables pour se

maintenir en équilibre. Une
forme cruelle d'aspiration
qui tourne à vide, peut-être.

*Things end, things
begin.* Entre les deux,
il y a l'espoir—la douleur
aussi—pour Marguerite**
et les autres.

* Sara Ahmed, « Home and Away: Narratives
of Migration and Estrangement »,
International Journal of Cultural Studies 2,
no. 3, 1999.

** Marguerite Duras, *La Douleur*, éditions
P.O.L., 1985.

Ba-S

Ouroboros, c'est le
début de la fin, ou la
fin d'un commencement.
Un Gaza en ruine qui tente
de se reconstruire dans un
espoir nourri de désespoir.
C'est le pays duquel on
s'arrache comme d'un amour
qui s'éteint, dont on ne
peut entièrement se détacher
et auquel on ne cesse de
revenir dans l'espoir de le
raviver ou d'y mettre fin,
sans pour autant s'achever
soi-même. Un peu comme cette
maison du film que l'on
persiste à entretenir afin
de la faire croire toujours

habitée. Pour éviter la destruction, il faut, se dit-on, poursuivre un semblant de vie normale, en façade du moins, comme une dernière tentative de préserver ce qu'il reste encore. Dès les premières images d'*Ouroboros*, le vide vous aspire ou, plutôt, vos poumons se vident d'air. Vues du ciel—comme si percevoir à distance pouvait allouer le détachement—, dans un mouvement contre nature, des vagues puissantes plutôt que de s'échouer sur le rivage dans l'élan attendu des choses, s'en retirent pour embrasser l'inconnu. De ces images qui défilent en sens inverse s'échappe toute la brutalité de la vie qui déraile. Dans un affront au cours normal des choses, c'est la vie entière qui soudain en prend un coup. Il n'y a plus ni repères ni frontières—que l'appel du vide, la confusion et le désarroi. Que des personnages qui avancent à reculons pour voir les portes se refermer sur eux, dans une vaine tentative de revenir en arrière et de changer le fil de l'histoire. Pourtant, tout porte à croire que d'éternels retours ne s'avèrent que de malencontreux détours.

Est-ce possible
d'être fidèle
à là d'où l'on
vient tout
en demeurant
fidèle à qui
l'on devient.

On se dit qu'en brouillant
les pistes entre l'intime
et le politique, qu'en
donnant au mot «frontière»
de multiples sens, Ba-S
touche à la fragilité de
nos environnements, à leur
impermanence, et remet en
question la légitimité même
des structures dominantes,
ou prédominantes. Brisé,
rompu, ce film, tout autant
que maintes histoires
d'amour, y compris celle
qu'il relate, dans sa forme,
sa trame narrative, sa
cartographie désordonnée et
sa géographie plus accrochée
aux êtres qu'aux lieux,
qu'aux territoires.

De tous ces mouvements
accumulés, excessifs, parfois
transgressifs, donnés à voir
se dégage un profond refus
de rester immobile—peut-être
le seul geste radical encore
à portée.

*«So sorry this love is
coming with so much pain»,
dit-il avant de la quitter.*

Geste subjectif entre
tous, aimer, se demande-t-
elle, serait-il parfois la
seule issue pour exprimer

une forme de résistance.
Peut-on s'abandonner sans
abandonner quoi ou qui que
ce soit. Et si de quitter
s'avérait le seul ressort
pour aller de l'avant quand
tout se disloque.

Dès le premier pas
franchi, à l'instant même
où il y a transgression,
les frontières se floutent.
Sans traité délimitant
les allées et venues,
les retours improbables
ou les zones de contact,
seule la distance impose
de se tenir à distance
et, fatalement, ce qui
devrait tracer les limites
s'estompe, se rétrécit.
On a vite fait de se
retrouver dans les derniers
retranchements.

De ce lieu qui détermine
son appartenance, son
territoire, sa géographie
personnelle, elle n'a
que quelques référents
sonores—parfois un chien
qui aboie en sourdine, une
porte qui claque, un robinet
qui goutte—et un plan fixe
sur un écran qui toujours
l'encadre dans un décor
d'une troublante permanence.

*May I call you home,
my love.* Pour entendre
une voix, savoir s'il y a
toujours du vivant dans
cette fantaisie qu'elle
entretient et qui traverse
des kilomètres pour que

quelques mots chuchotés
se posent sur ses lèvres.
Afin que cet éloignement
se traduise en un murmure
d'apparitions fugitives,
étouffées, quasi silencieuses.

*In order to save the
house you need to stay home,
in order to save the self
you need to leave home*.*
Mais comment aller de l'avant
quand il n'y a rien vers
quoi retourner.

Elle contemple
sérieusement l'idée qu'il
se pourrait que, comme
dans le film à rebours
de Ba-S, la viande cuite
redevienne crue.

* Adapté de Vito Acconci, « Projections of
Home », *Artforum*, vol. 26, no. 7, mars 1988.

AA

Une photographie
trouvée sur un trottoir
de Montréal par AA il y a
des années, qui donne à
voir trois jeunes hommes
captés dans un moment
suspendu de pur plaisir
partagé. Des sourires
contagieux qui, selon

l'indication donnée au dos de la photographie, se nomment Omay, Djamal et Albert. Abbas aurait pu s'y lire aussi, bien que ce soit improbable compte tenu de l'année inscrite au verso de l'image, 1982. Malgré le clivage temporel, c'est sans doute un sentiment de connivence, une vague impression de familiarité, qui ont fait entrer cette image dans l'œuvre et la vie d'AA jusqu'à trouver une place sur ses murs, comme une photo de famille. On se souvient de la première fois qu'il a proposé cette image, de l'association qu'il a faite entre cette photographie d'une certaine manière errante et de la difficulté grandissante de se loger. Du lien qui, sans être nommé, ouvre sur des questions culturelles et de migration et, plus largement, sur tout l'espoir que recèle la perspective d'une vie nouvelle.

Comme c'est souvent le cas dans le travail d'AA, l'intime devient politique et le politique entre dans la sphère personnelle, mais sans que jamais rien ne s'écrive ou ne se lise au «je». On pense que c'est probablement aussi ce qui l'amène souvent à défier la temporalité des choses,

à pousser ses réflexions
dans des chronologies
troubles de manière à
forcer une compréhension
et une expérience du
présent sensible au passé
et ouverte sur l'avenir.
De cette image perdue,
tout petit souvenir
égaré, AA a fait un
immense *billboard* qui
projette l'intimité,
celle trouvée et celle
que l'on s'approprie, dans
l'espace public. C'est
par un troublant manège
de circonstances fortuites,
que cette photographie
toute personnelle se
retrouve installée à une
intersection passante,
tout près de l'endroit de
sa découverte et au-dessus
d'un café très achalandé,
lieu où la photographie
aurait d'ailleurs pu être
prise. On a à la fois
craint et espéré que les
protagonistes, des années
plus tard, se manifestent.
On a imaginé tout un
narratif subséquent à ce
moment figé que seul alloue
le passage du temps. On a
voulu que cet insondable
instant révolu se prolonge
dans le présent et augure
un avenir. On a tant
souhaité y trouver que le
meilleur, et pas le pire.
Rien, à ce jour.

Elle habite un temps
vertical, rivée à un point
d'attache immuable auquel se
heurtent entre les espaces
des séparations troubles
amplifiées par une rupture
complète avec l'immédiat.
Faire un pas en arrière
semble aussi inaccessible que
d'avancer, tant resurgissent
au présent des souvenirs
de ravissement qui n'ont
pas l'ombre d'un avenir.
Il y a là où ils seraient,
là où ils pourraient être
et là où ils ne sont pas,
et cette peine à déterminer
d'une issue entretient un
interminable sentiment de
perte. Comment s'imaginer
quand les lendemains
improbables tarissent la
moindre expectative. C'est
tout le futur qui se dérobe.
Où se situer, alors, sur
la ligne du temps parcouru,
où se lover quand tout
vous dépasse, mais rien
ne se passe.

Si douloureusement
présente est l'absence
qu'elle se mesure à la
distance qui les sépare.
Or, c'est cet éloignement
qui en douce entretient
langoureusement la pulsion
du retour et nourrit la
romance, sans pour autant que
rien du présent n'advienne
et encore moins que l'avenir
ne se dessine.

Et si après ce vide
qu'impose la distance,

après tout ce temps perdu
dans l'absence, il revenait
dans un lieu qui n'existe
plus? Et si tous ces
possibles exaltés s'avéraient
impossibles. Et s'il revenait
comme il est parti. Si le
départ était la destination.

Quand tout reste
infiniment indéfini,
rien n'advient—ni le pire
ni le meilleur.

«*I will be right back*»,
dit-il, «*but might never be
back*», pense-t-elle.

P-AG + TS-P

On est vite attiré par
ces collages animés de P-AG
et TS-P, qui, dans une sorte
de fantaisie baroque, un
délire d'exubérance dans
tous ses états, proposent
une allégorie de la
vie intérieure dont le
cadre domestique devient
l'illustration tout sauf
ordinaire. Les premières
avances, les premières
approches, sont déroutantes,
et l'on résiste un peu

dans un bref mouvement de recul, une furtive intuition d'esquiver l'invitation, histoire que la magie du moment perdure. Puis l'on se fait prendre au jeu, attiré·e par le foisonnement de détails familiers réassortis de manière déconcertante, par la sensualité des couleurs, des textures, des sons, des mouvements aussi. Et comme dans un prélude amoureux, le rapport de séduction devient le lieu de tous les tourments: l'on se trouve déchiré·e entre l'envie de voir de plus près et la crainte d'être avalé·e, consumé·e. L'on se demande alors si le désir ne réside pas seulement dans l'interdit et l'inaccessible. Si toutes ces chimères ne font pas qu'attiser le cauchemar à venir, de part et d'autre. Si, comme dans cet état hypnagogique proposé par P-AG et TS-P, quand l'hyperréalité de la vie domestique entre en collision avec une nature déjantée, ce n'est pas plus souvent qu'autrement pour allumer un feu qui ne fera que s'alanguir en des lieux improbables. Ou entretenir la trame onirique d'une effusion passagère vouée à s'éteindre en un temps irrésolu.

Est-ce l'intérieur qui se tourne vers l'extérieur ou l'extérieur qui se retourne vers l'intérieur? On ne sait trop, mais

c'est l'incarnation d'un
chaos annoncé entretenu
par une pulsion contenue,
gardée en latence, comme
ce que l'on entendrait sans
jamais le voir. S'amènent,
dans l'instabilité, des
perceptions divergentes qui
se réfléchissent sur tant
de surfaces irrégulières
que la réalité en est
altérée, déformée même.
Du déséquilibre jaillissent
des perspectives troubles
qui fomentent les distorsions
subséquentes et déclenchent
d'infinies amorces
narratives. Désorienté·e
et mal à l'aise, on est
confronté·e au vertige
que provoque la banalité
des sentiments éprouvés.
Tous les intérieurs se
ressemblent, à peu de choses
près—mobilier et éléments
de décor similaires, mêmes
éclairages d'ambiance,
mêmes plantes—, et pourtant,
malgré toutes ces choses
en partage et la prévalence
de l'instinct grégaire,
quand le drame s'avère,
c'est la solitude que
l'on habite.

Est-ce
l'intérieur
qui se
tourne vers
l'extérieur
ou l'extérieur
qui se
retourne vers
l'intérieur?

*Maybe home is the
fantasy they share, this
slowly built structure
through longing, this
imaginary place of
belonging. Grand les yeux
elle écarquille pour mieux
voir. He thinks she might
want to see the inside
of the home but from the
outside, pour échapper au
paradoxe du contenu et
du contenant, protéger
l'intérieur de l'extérieur.*

Elle se demande ce qu'il
veut dire quand il lui redit
qu'il l'aime. Se pourrait-
il que passé la première
admission, le sens en soit
vide. Aussi vacant que ces
intérieurs tumultueux mais
inhabités qui ressemblent
au fantasme dans lequel ni
elle ni lui n'apparaissent.
Will I find my way home,
se demande-t-elle.

*Could home be a place
of coming together. Not the
edge of the world, but the
edge of oneself. Et si, de
tous ces états transitoires,
de tous ces délires et
déchirements de la vie
contemporaine, il ne restait
que lui qu'elle puisse
appeler «home» et ainsi
passer du «je» au «nous».
C'est si peu d'être une.*

*May I call you home,
my love.*



JK pour Jinyoung Kim

Jinyoung Kim, *Apparitions* (2024).
Exposition *Here*, Dazibao, 06-09 - 26.10 2024
Photo : Matthieu Brouillard



Ba-S pour Basma al-Sharif

Basma al-Sharif, *Ouroboros* (2017),
image tirée de la vidéo.
Exposition *I want all this material burned*,
Dazibao, 06-09 - 26.10 2024



AA pour Abbas Akhavan

Abbas Akhavan, *Omay, Djama, Albert.*
hiver 1982 (2023).
Dazibao satellite (Café Cherrier), mai 2023-...
Photo : Document original



P-AG + TS-P pour Philippe-Aubert Gauthier et Tanya St-Pierre

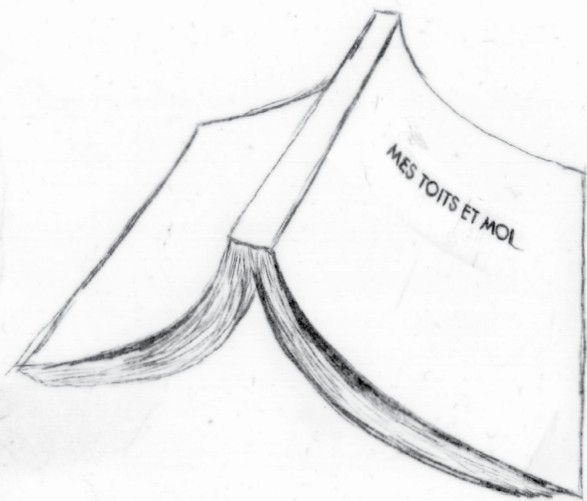
Philippe-Aubert Gauthier et Tanya St-Pierre,
Dans un état hypnagogique — L'installation
(2025), image tirée de la vidéo.
Exposition *Hors contexte parfait — Úr fullkomnu sambengi*, The Factory (Hjalteyri, Islande),
03.07 - 28.08 2025 / Exposition *Intact au milieu des flammes — Dans une série d'architectures vivantes*, Dazibao, 23.04 - 13.06 2026

MES TOITS ET MOI

Cindy Dumais



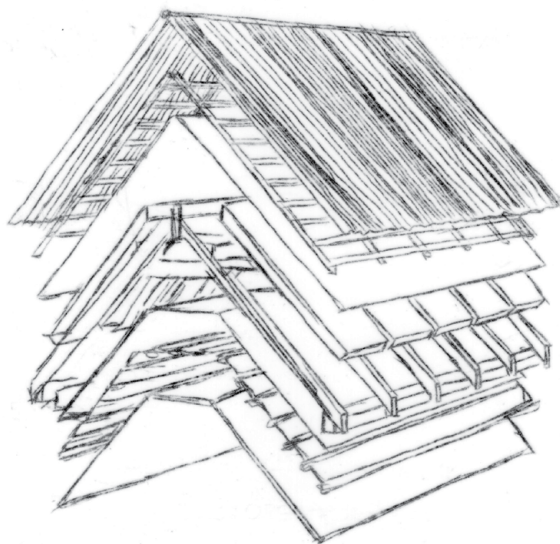
MES TOITS ET MOL



15 janvier
2005

Chez soi

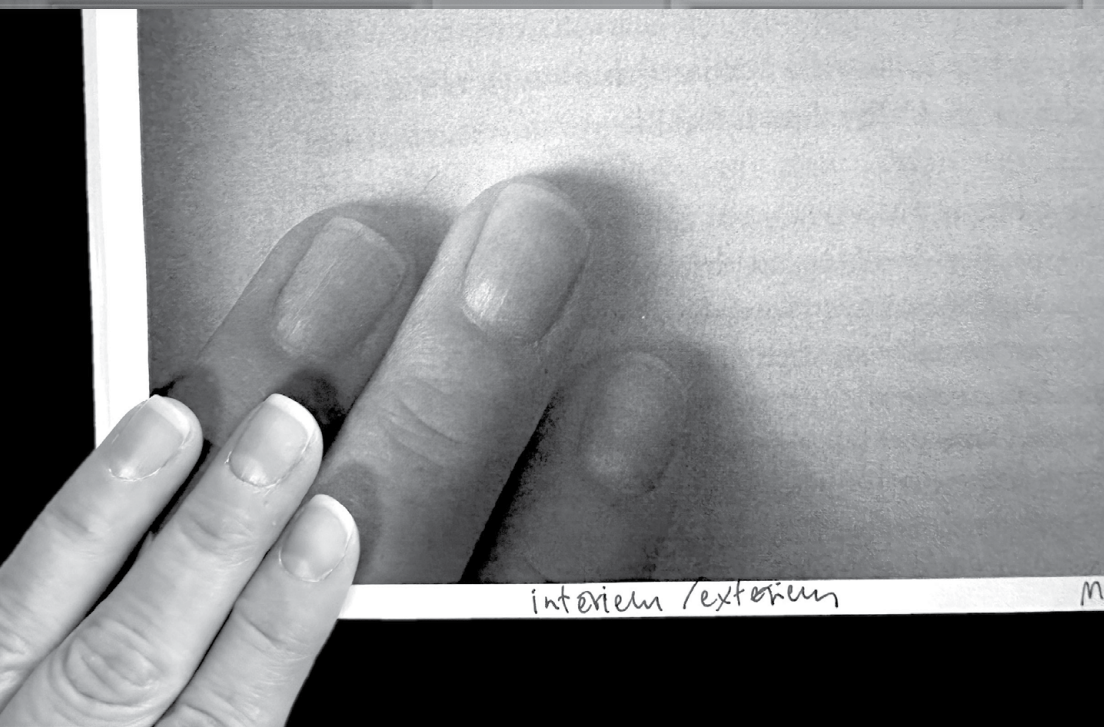
La poésie dans "something to call home" me projette dans cette idée où le livre lui-même est un chez-soi. Je vois un livre ouvert, retourné où la page regarde la table : c'est un toit. L'épave est le partage. La lecture est un refuge pour ceux qui cherchent. Je planifierai alors cette métaphore pour guider la construction de cet espace. Je parlerai du livre lui-même. Je le considérerai comme un appartement installatif plutôt qu'un appartement navatif. Je penserai au lecteur et à la lecture. Je tenterai de mettre au visible le déplacement d'une pensée, en texte et en image mêlée par les questions liées à l'écriture, entendu comme les éléments qui nous permettent de désigner quelque chose.





--- nous ne coïncidons jamais entièrement avec ce que nous faisons, nous ne sommes pas entièrement là où nous croyons être. Entre nous et nos actions, il y a un écart, et c'est à *l'extérieur* que tout se passe.

Dukas p. 76



intérieur / extérieur

M

La neige était blanche, la neige est semi-blanche sur les terrains. Des terrains voisins des terrains des bungalows des quartiers. Les quartiers, elle marchait, elle marchait le quart, l'à peine.

Calcium mal déneigé, des rues, la neige tombe pure polluée. La neige et l'asphalte, calcinée l'été, calcium l'hiver. L'usine et le ciel l'usine strie l'usine à fumée, l'usine en nuées nuées roses éclatées.

Lasse de son palier, elle cuisine, elle salon, elle cuisine, salle de lavage. Plier.

Palier

L'usine à fumer. Piler Fumer Empiler les cigarettes. Palier

Regarder par la fenêtre

Les fenêtres les volets les violettes les tèles violettes. Des voisins Des voisins devant des voisins arrière des voisins diagonale. Comme la neige en tempête. Elle ne sort pas, lasse la neige à laisser enlacée dans son bungalow. Elle rit, en diagonale, la neige pas déneigée, le rire en italique.

Son récit, son répit, un papillon. Un papillon craché dans un mouchoir.

Elle entendait un son doux un son doux à peine

perceptible

extérieur

l'autre côté

Elle a collé son oreille sa joue le froid la fenêtre froide et sa joue chaude. Sa joue chaude contre le froid et le son doux. Un souvenir une image une odeur un son doux à peine.

Un son petit son petit terrain

Elle pointe la neige en rouge dans le noir et la neige blanche semi-blanche pour plus de clarté. La fenêtre en écho le point rouge cigarette

L'été en écho l'été c'est passé un souvenir ou plusieurs souvenirs l'été c'est bientôt c'est demain.

FEMME-BUNGALOW

* texte d'origine
datant de 2012

Revu en 2025 —
de Chicoutimi-Nord à
Fatima

t I'm
e bar
cond
drian
ng at
years,
ad we
I hate

The feeling of not being able to exist without not really existing. I can go outside, and hope the air will clear my head, but then there's my head again, without air. What does it mean to open? I refuse to allow any flower analogies. By refusing to allow them, I allow them.

Sycamore
p. 79



LA MAIN EST UN ORGANE DE CONNEXION

J'aime penser que la main que je vois sur la plupart de mes photos de consignation de citations soit un geste de désir. Voir ma main qui lit matérialise ma pensée en relation. Je manifeste mon désir de dialogue. J'ouvre la possibilité d'une œuvre future.



Maggie Nelson

11 P. 68

156. "Pourquoi le ciel est-il bleu?" – une assez bonne question, dont j'ai appris la réponse à plusieurs reprises. Pourtant, chaque fois que j'essaye de la restituer à quelqu'un ou de me la remémorer, elle m'échappe. Désormais, j'aime me souvenir uniquement de la question, parce qu'elle me rappelle que mon esprit est avant tout une passoire, que je suis mortelle.

ne feuille d'arbre. *Trouve la vérité de ta situation. avec audace.* J'ai collé sur les trois enveloppes des nombres de Noël qu'il me restait et les ai glissées dans une boîte aux lettres en me rendant à l'épicerie. Puis j'ai acheté un paquet de spaghettis, des oignons verts, de l'ail, une boîte d'anchois et je me suis préparé à manger.

Le Café 'Ino semblait vide. De minuscules glaçons s'étaient formés sur la bordure de la marquise orange et dégoulaient. Je me suis installée à ma table, j'ai commandé mon pain complet, mon huile d'olive, et j'ai ouvert *Le Premier Homme* de Camus. Je l'avais lu il y avait déjà un certain temps, mais je m'étais tellement plongée dedans que je n'en avais rien retenu. C'est pour moi une énigme interminable qui dure depuis toujours. Au début de mon adolescence, je m'installais pendant des heures dans un petit bosquet d'arbustes, près de la voie ferrée, à Germantown. Tel Gumby, j'enfaisais corps et âme dans un livre et me laissais parfois tellement emporter que j'avais l'impression de vivre à l'intérieur du livre. Il y en a tant que j'ai terminés de la même manière : dans un état d'extase, sans pour autant me souvenir du contenu une fois rentrée à la maison. Cela me perturbait, mais je me gardais bien de faire part à qui que ce soit de cette étrange affliction. Je regarde les couvertures de ces livres et leur contenu

demeure un mystère que je ne peux me résoudre à élucider. Il y a certains livres que j'ai adorés et dans lesquels j'ai vécu, et pourtant je ne m'en souviens pas.

Peut-être que dans le cas du *Premier Homme* j'ai été transportée davantage par la langue que par l'intrigue, sous le charme de la plume de Camus. Toujours est-il que j'étais incapable de me rappeler quoi que ce soit. Cette fois-ci j'étais bien décidée à rester présente au fil de ma lecture, mais j'ai été obligée de relire la deuxième phrase du premier paragraphe, un alignement de mots en spirale voyageant vers l'orient à la queue de nuages vigoureux. J'ai senti que je m'assoupissais – prise d'une somnolence hypnotique contre laquelle même une tasse de café fumant ne pouvait rien. Je me suis redressée, me suis remise à la préparation de mon voyage, et j'ai dressé une liste d'affaires à emporter à Tokyo. Jason, le patron du 'Ino, est venu me dire bonjour.

— Vous allez repartir ? a-t-il demandé.

— Oui, comment avez-vous deviné ?

— Vous faites des listes, a-t-il répondu en riant. C'était la même liste que je refaisais systématiquement ; et pourtant j'étais quand même obligée d'emporter tout ça. Chaussettes abecilles, sous-vêtements, sweat-shirt à capuche, 6 tee-shirts Electric Lady School, appareil photo, salopette, ma croix éthiopienne, du baume pour les douleurs arthritiques. Mon grand dilemme était de savoir quel manteau prendre et combien de livres emporter.

Ce soir-là, j'ai rêvé de l'inspecteur Holder. J'avais avancé à travers une décharge de matériel informatique et d'ordinateurs portables dépouillés.



Mon œil oscille entre l'image et le volume.

Voilà la dis

cet espace bidimensionnel

avec traits. De plus, il y a une

« tirer en trait »

nouvelle fois

de l'écriture

en trait. Il y a

Cuts

In a document labeled "Cuts," I find: "Rossi quotes Benjamin: 'Therefore I am deformed by connections with everything that surrounds me here.'" (p. 19)

I realize that I write about being deformed and remade by the things I read. And I am trying to write in the form of the things that I want to read: diaries, fragments, lists.

"Pointless, and therefore true." (Gene Youngblood)

Je ne suis pas-gauchère

Davey p. 74

B

même le miroir ment.



M ET MOI

Mathilda
Marguerite
Maggie
Moya
Marina

Patti
et
Virginia



REPRÉSENTATION AVEC

MOI — Je résiste.

MOI — J'ai toujours refusé les catégories, l'enracinement identitaire. Ça n'existe pas l'identité, ça n'existe pas.

MOI — Résister. Il a quelque chose qui se solidifie dans résister. C'est rigide, ça s'oppose. Ça s'oppose à la désignation. La désignation est une entorse au devenir.

MOI — Dans individu, il y a indivisible. On croit l'identité étanche et pleine. Atomique. Nous sommes plutôt divisibles, des dividuals.

UNE MORTE

VIRGINIA — Et pourtant, tu demeures. Chaque matin, tu es toujours là. Tu résistes.

VIRGINIA — Demeurée.

VIRGINIA — C'est ta demeure.

REPRÉSENTATION AVEC UNE MORTE

MOI — Je résiste.

VIRGINIA — ...

MOI — J'ai toujours refusé les catégories, l'enracinement identitaire. Ça n'existe pas l'identité, ça n'existe pas.

VIRGINIA — Tu résistes, tu continues d'exister.

MOI — Résister. Il a quelque chose qui se solidifie dans résister. C'est rigide, ça s'oppose. Ça s'oppose à la désignation. La désignation est une entorse au devenir.

VIRGINIA — ... l'individu dans une constante foulure.

MOI — Dans individu, il y a indivisible. On croit l'identité étanche et pleine. Atomique. Nous sommes plutôt divisibles, des dividuals.

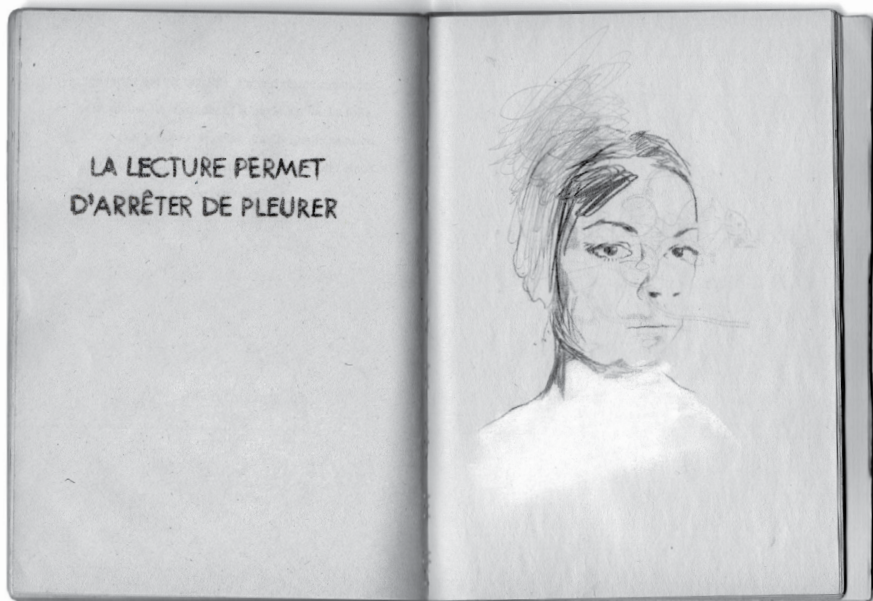
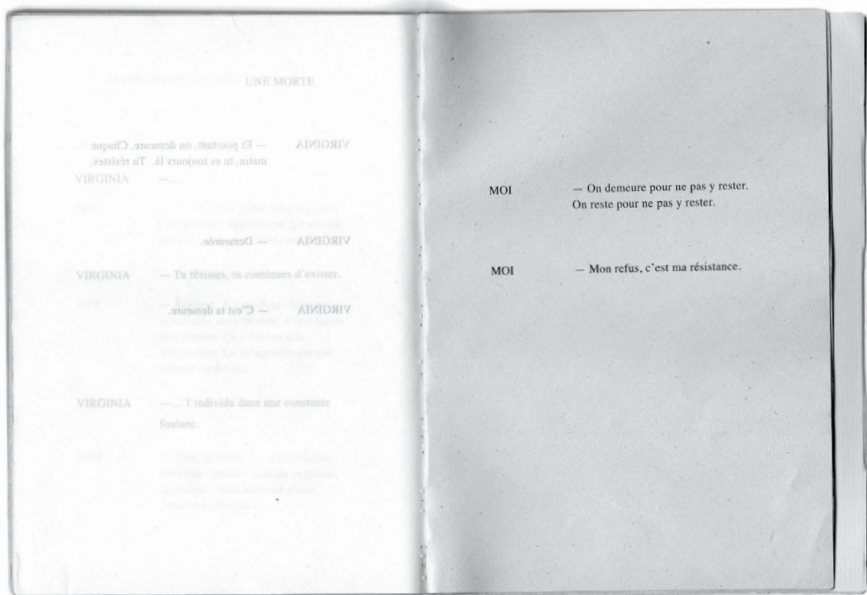
VIRGINIA — Et pourtant, on demeure. Chaque matin, tu es toujours là. Tu résistes.

MOI — On demeure pour ne pas s'écarter. On résiste pour ne pas y rester.

VIRGINIA — Demeurée.

MOI — Mon refus, c'est ma résistance.

VIRGINIA — C'est ta demeure.



Comme je comprends maintenant « ces idiots d'adultes » qui ne doutent pas leurs livres d'adultes à lire aux enfants ! Il y a si peu je m'indigne encore de leur suffisance : « les enfants ne peuvent pas comprendre », « c'est trop tôt pour les enfants », « ils découvriront eux-mêmes » en grandissant ».

Les enfants – ne pas comprendre ? Les enfants comprennent tout ! À sept ans on comprend infiniment plus sûrement et plus profondément *Le Roi et le Duc de Guise*, qu'à vingt. Il ne s'agit pas de cela, pas d'une insuffisance de compréhension, mais au contraire d'une compréhension trop profonde, trop sensible, émotionnellement juste !

Chaque livre est un cambriolage dans votre vie ! Plus on lit, moins on sait et on veut vivre soi-même.

C'est horrible ! Les livres sont notre perte. Celui qui a beaucoup lu ne peut pas être heureux. Le bonheur en effet est toujours inconnu, le bonheur s'est qu'inconscience.

Lire c'est exactement comme étudier la médecine et connaître dans le moindre détail la raison de chaque soupir, de chaque sourire et, cela a l'air sentimental – de chaque larme.

Un docteur ne peut pas comprendre la poésie ! Il sera soit mauvais docteur, soit un hypocrite. L'explication naturelle de tout ce qui est susceptible d'imposer à lui d'elle-même. Je me sens en ce moment perilleux à ce docteur. Le contempler des feux dans les montagnes et me revient à l'esprit le thème, je vois un visage triste et je pense à la raison – naturelle – de sa tristesse, à savoir la lassitude, la faim, le mauvais temps ; j'écoute de la musique et je vois les mains indifférentes de celui qui l'interprète, cette musique si triste et d'un autre monde... Et il en va ainsi pour tout !

La faim est en eux livres, à ma profonde méfiance aussi envers la vie elle-même. Le livre et la vie, le poème et ce qui l'a inspiré – grandeur qui s'est pas de communes mesures ! Et je suis tellement étonnée par cette méfiance que je ne vois plus – commence à se bien voir – que la vie matérielle, naturel de toute chose. C'est, j'en ai bien peur, la vie déesse vers le scepticisme que j'abhorre, mon ennemi !

On me parle d'oubli de soi. « On a enlevé un maillon de la chaîne. Il n'y a ni hier, ni demain ! »

Remarque celle qui s'oublie ! Je ne suis pas celle qui s'oublie !

Mais dès que quelque chose commence à me parler sur un livre ! J'ouvre à son égard une méditation si profonde, je commence à lui répondre et me rappelle tout ce que je n'ai pas dit. Et si je ne suis pas tout ! Je pourrais contempler un petit nuage, me souvenir d'une image au-dessus du lac de Genève et en sourire. Et la personne

1. *Le Roi et le Duc de Guise*, long poème de Lemercier (1838).

Tsuetarva

qui est près de moi sourira elle aussi. Maintenant la phrase sur l'oubli de soi, l'instant, le « ni demain, ni hier ».

C'est bien beau l'oubli de soi ! Il est sur la fratrière gnoise, moi sur le lac de Genève à onze ans, nous sourions tous deux, « quelle compréhension profonde, quelle pénétration de l'âme de l'autre, quelle fusion ! »

Et cela – dans le meilleur des cas. Même chose qu'avec la mer : solitude, solitude, solitude. Les livres n'ont plus apporté que les gens. Le souvenir d'une personne pèse toujours devant le souvenir d'un livre, je ne parle pas des souvenirs d'enfance, non, que des souvenirs d'adulte !

J'ai maintenant tout vécu, tout saisi. Mon imagination court toujours devant. J'ouvre les fleurs encore en bouton, effleur de manière grossière les choses les plus tendres et je le fais sans le vouloir, je ne peux pas ne pas le faire ! Donc, je ne peux être heureuse ?

« M'oublier » artificiellement, je ne veux pas. Ce genre d'expériences me dégoûte. Naturellement – je ne veux pas, mon regard, en avant ou en arrière, est trop perçant.

Reste la sensation d'une solitude totale, sans remède. Le corps de l'autre – un mur, il empêche de voir son âme. Oh, que je déteste ce mur !

Je ne veux pas du paradis, où tout est béat, adrien, – j'aime tellement les visages, les gestes, l'existence quotidienne ! Je ne veux pas de la vie non plus, où tout est si clair, si simple et grossier-grossier ! Mes yeux et mes mains arrachent involontairement les voiles – si brillants ! – de tout.

Placage doré – s'en ira, Peu du cochon restera !

Pas mal, le poème ?

La vie – papillon sans poudre.

Le rêve – poudre sans papillon.

Et qu'est-ce que papillon avec poudre ?

Hélas, je ne sais pas.

Autre chose, probablement, un rêve incarné ou la vie devenue rêve. Mais si cela existe, alors pas ici, pas sur terre !

Tout ce que je vous ai dit est vrai. Je suis à la torture, je ne sais pas où me mettre : je passe des rochers à la mer, du rivage à ma chambre, de ma chambre au magasin, du magasin au parc, du parc encore une fois à la forteresse gnoise – et ainsi tout le jour.

Mais dès qu'on joue de la musique, ma première pensée – croyez-vous – va aux mains pesantes et aux visages ennuyés des interprètes ?

1. Une ruine près de Gexmont.

2. Citations du conte d'Andersen *La Vieille Maison*.

J'esquise une réponse à mon comportement (compulsif) de consigner tout ce qui m'interpelle dans un cahier. De là à dire d'interpeller au lieu de "chose" à travers l'autre me surprend. Quelle distance entre se reconnaître et être interpellé ?

Je me connecte à l'autre, je trouve la confirmation de mon existence. Est-ce parce que je cherche l'autonomie à l'être ? Une preuve de mon existence réelle ?

Titre : "La lecture nous permet d'arrêter de pleurer"

Où bien elle met seulement des mots sur quelque chose que j'aurais difficilement à nommer ? Peut-être que les auteurs n'existent que pour désigner par la langue ce que les autres ne peuvent pas.

autres) il manque le "u" autres et le "r" et le "e" sont inversés.

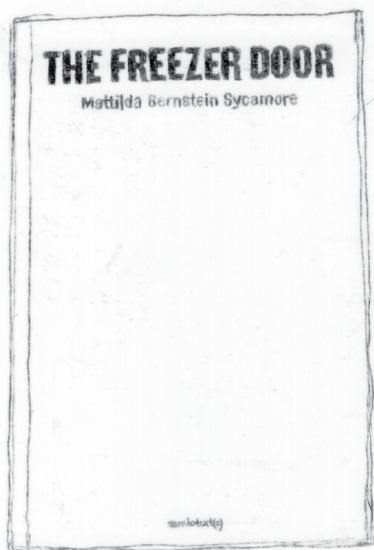
Nous sommes les enfants qui crient et pleurent pour communiquer la lecture nous permet d'arrêter de pleurer et de crier.

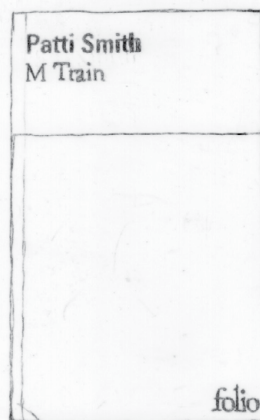
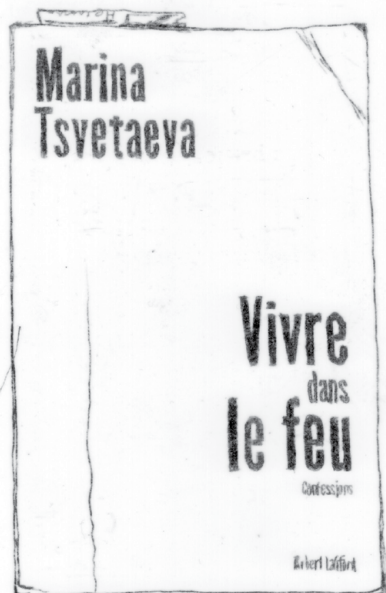
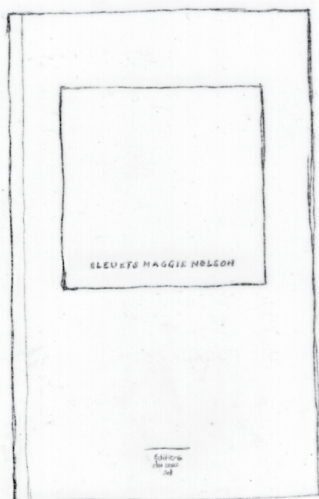


The best thing about reading is when there's no need for an endpoint. And, the best reading is the desire to get to the end. The end of the need or the need for the end?

Sycamore p.54

MES RÉFÉRENCES







ТИФЛИС

Историческое описание

См. 13

С. 13

Историческое описание

См. 13

ф. 10

Политический

См. 13

Вне вост. вост.

Мария Тsvetaeva

101
· 111

BENEATH THE STARRY SKY

Catherine Mavrikakis

112
· 128

EXIT THE DREAMHOUSE

Kaitlyn Purcell

129
· 142

NIGHT I INHABIT

Karim Kattan

143
· 154

NO PLACE LIKE HOME

Nina Yargekov

155
· 173

MAY I CALL YOU HOME, MY LOVE

France Choinière

81
· 97

MES TOITS ET MOI

Cindy Dumais



What if,
in the face
of all that
unpredictability,
home
is simply
the here
and
now?

HOME grew out of a concept that is becoming increasingly shaky in today's world: *something to call home*¹. The project was inspired by contemporary image-based art practices and privileged, intimate conversations with artists as they worked through their various projects. *HOME* expands into literary form topics that are often fragile, political, or concealed behind a conceptual facade, with hidden threads that are disconcertingly recurrent in several artists' work. What is there even to call home in the world as it is? Given the political instability that afflicts so many, the forced migration, the thousands detained for all manner of legal and political reasons in places that become forced homes, and given urban gentrification, the housing crisis, the evolving—yet exhausting—configurations of social, family, and romantic relationships, is “*something to call home*” a space that can really be experienced anymore? Does home mean familiarity, or is it an imaginary space to project oneself into? Is it a physical locus, or might it sometimes be an emotional harbour tied to an affective connection, or to love? Is it where our memories live, or is it where we can turn toward the future, no matter how uncertain? What if, in the face of all that unpredictability, home is simply the here and now?

Is it possible that we have arrived at a place where we can synthesize or reify our sense of belonging only to the present? How, then, can we find meaning in who we are, how we belong—or even know what we belong to? What if “*home*” could be understood as an intangible structure, its walls protecting the interior and the interiority while simultaneously turning outward, toward the other, toward what surrounds us? To what extent does one shape the other? And, furthermore, are we really ready to leave the windows and the doors open?

HOME is a collection of literary essays by Karim Kattan, Catherine Mavrikakis, Kaitlyn Purcell, Nina Yargekov, and me—my contribution being anchored initially in the work of several artists that inspired my reflections—as well as a visual piece created expressly by Cindy Dumais to inhabit the heart of the book. *FC*

¹ All words in italics in this text were in English in the original French text.



BENEATH THE STARRY SKY

Catherine Mavrikakis

Translated by Katia Grubisic

Damn it, where is she? Why isn't she answering?
She's disappeared again... Such a brat.
Where is your sister hiding?

"She's just spacey, Mom, she's in outer space!"

"Well, she can stay there."

Tonight again I was staring out into space,
at the moon. The one that hangs there, for most
of every month, framed in my bedroom window.
The one given to me. A celestial body suddenly
becomes a friend in the hostile darkness.

From two to four in the morning, I watched it from
my bed. The moon, *my* moon... First it was hidden behind
the tree branches, and after a while it lifted
away from the pull of Earth, high and indifferent,
yet still it watched over me, over how hard
it is for me to live.

It stayed with me; there, wrapped up in its halo,
I was home.

I must have dozed off for a few seconds,
and just like that, it vanished.

It had places to go, it wanted to show off.
It dipped down behind the neighbouring buildings,
beyond the random frame of my gaze.

Poof!

Beneath the almost completely pitch-dark sky,
I slipped into anxiety. The window frame
was a reminder that the moon had been there
and that it would come back again, another night,
into the frame where I spent most of my insomnia.

I couldn't get back to sleep last night.

I spent the hours before dawn staring into
disappearance, into the moon's absence,

The constellated
night makes us
feel like we
belong, even
while it refuses
any possibility
that we might
come from a
specific place.

the lack of that benevolent light. The frame
provided some solace: there the moon had been,
though it had left without looking back.

I stayed in the window frame through to the end
of the night, keeping vigil over the remnants
of the moon's departure.

Finally, after a few hours, I got out of bed;
my watch said it was time. I went through the motions
of my day without thinking any more about the moon,
or about any of the questions that had been
nagging at me since childhood.

Am I at home in the world? Or am I apart, excluded?
And where can I take shelter, where can I exist?

How exposed are we beneath the starry sky,
which is far too big to hem in our fears,
our anxiety about being here at all?

But tonight, as so often during my childhood,
I found myself cradled by the moon, bathed
in its light, as if I had happened upon a home
for myself, however fleetingly.

From my bed, my moon—the moon—seems
to give out its mysterious, healing power.
And yet, looking up at the sky, how frightened I am.

When you lift your eyes to the huge expanse
of the night sky, it's hard not to be
aware that we belong to the universe, to something
greater than ourselves.

Paradoxically, when you lift your eyes to the huge
expanse of the night sky, to that multitude of
worlds, it's just as hard not to feel infinitely
rejected by the grandeur of the cosmos, cast aside
by an impassive universe, to see our presence
in the world as so utterly fragile.

The constellated night makes us feel like we belong,
even while it refuses any possibility that we
might come from a specific place. The night takes
us in but it scatters us, too, pulverizes us
out into space, tiny trivial specks.

Phenomenology suggests an experience of the world
as a possible home, even as it underscores the
precariousness of my relationship to existence.

I am forever hovering between agoraphobia and comfort,
caught in my relationship with an external whole
on the one hand, and on the other hand, safe in my
familiarity with the world, a kind of symbiosis with
my consciousness, which delights me and carries me.
The space carved out by my window at night makes that
unnerving boundlessness uncertain but constrained.
Shyly but firmly, it contains and clasps infinity.

Comforting and terrifying, the window frame scaffolded
a space of my own in a world from which I would never
experience any emotional reciprocity.

For a long time, I felt a fretful desire not to be
taken into the world, beneath the heavens, on Earth,
where I had happened to land, quite arbitrarily,
just by being born; that I understood early on.

My parents loved me, and they wanted to have
a child like me (at least, that's what they said),
but I always knew that I could just as easily
not have existed, that there was no real reason
I was here at all.

My attachment to existence seemed at once arbitrary,
tenuous, and unknowable.

The sky never stopped reminding me of that.

When I was a child, I was deeply perturbed by the
strange feeling of being nowhere, of my existence
being somehow contingent.

The space
I inhabited
and the
universe that
surrounded me
seemed strange
and foreign...

The space I inhabited and the universe that surrounded me seemed strange and foreign, and I saw no chance of developing any friendship or complicity with the places I knew or might have discovered.

There was no part of me that was dreaming of another place that could have been mine.

I understood that, even if I had been born under some other tropic, I would have been just as left out, just as much an exile.

I knew acutely that my existence in any place beneath the firmament was entirely questionable, or at least that it suffered from a lack of evidence.

I saw myself as a kind of imprecise thing, tossed to Earth, cast there by happenstance. What I embodied was radically distinct from the world. The planet might one day have the bright idea of getting rid of my body without warning, without a moment's thought. After all, the world had lasted an awfully long time without me, and it had hardly been the worse for it.

My mother often talked about the Second World War. She had lived through the war before I was born. I could feel my absence in my mother's stories.

"What about me?" I asked her one day.

"You weren't there. That was a long time before you were born," she replied.

I understood then that life had not been designed specifically around me.

Only the sky was home, moored there inside the window frame during my childhood nights—an impossible home. The sky did seem to exist just for me a little bit.

From my vantage in bed, I could be the girl *in* the moon—a place where my mother left me alone, where she was rid of me—or else perhaps its ward.

Being home requires subjectivity to fold into the landscape and forget boundaries, the hermetic membrane between the body or consciousness and the world.

Being home also requires feeling contained by a place that carries us, encircles us. When I was a little girl, that seemed completely impossible to me.

My parents and my brother weren't exempt from the universe's intrinsic exclusion, but I couldn't manage to form a whole even with the members of my so-called tribe, to imagine us as a group of refugees from existence who might have been able to claim a place for ourselves, a space of unequivocal exile.

My family wasn't really grounded—we felt fragile, and didn't represent the possibility of belonging, whether imaginary or symbolic.

Between my father's suicide attempts, absorbed as he was by a murderous inclination toward his children, and my mother's detachment as she battled chronic depression, it would have been a stretch to believe I had a stable space of my own, or that I might share space with someone else for very long.

For a long time, the world as hospitable made no sense to me at all.

I learned to invent a home for myself through a ritual my brother and I had, at least once a month, and which allowed me to frame my life.

The family I had been born into had failed, providing neither hospitality nor quite familiarity, but perhaps some device could sketch out a space for me to nest.

That device presented itself as a habit I acquired when I was still very young.

I knew
acutely that
my existence
in any place
beneath the
firmament
was entirely
questionable,
or at least
that it
suffered from
a lack of
evidence.

My little brother Nicolas and I would spend entire evenings projecting our family's slides onto a magical plastic sheet.

We gaped at the restricted space of that screen—we were an audience watching our own selves—and on those nights, the slides made us feel like in those images we were home at last.

In the evening, in the light of the projector, the lanterna magica let us witness a space marked by photographic versions of ourselves. Existence became hospitable in those pictures: Look, we had been there, at Aunt Suzanne's house at Christmas... Look, we had lived in Magog during the summer. We had existed.

There was proof after all, there was a trace of our presence, of our attachment to life and of life's magnanimous attachment to us. The proof was there on the black-edged plastic sheet, in moments of joy scrolling by.

Watching our family framed like that went a long way in allowing me to create a space of my own, a shared space.

Thanks to photography, our family, held aloft by images that cropped and enveloped us, was held also by the world, in alignment with it.

The frame enfolded us, it took us in. Like digital photography, slides, though now obsolete, have always affirmed the frame, the outline of perspective. Their black or white outline stages a constricted place to present content: us.

Photographs in general (including digital photographs, of course) enact an embrace, and in that embrace I learned to feel good, to feel at home. Photography as a frame limits and delineates. Most of all, it makes me feel I'm not simply an object floating amorphously in an oblivious world.

Many babies cry, seeking constant containment, until they're swaddled. For a long time, I guess,

I was a child looking to be swaddled by the world.
Then slides were invented for me!

It was through the frame of photography, an evocation
of the device of my window frame, like a cut-out
of home, that I glimpsed the possibility of belonging
during the shows cast by the projector.

The experience of being home didn't come necessarily
from the immediacy of lived experience, but in the
mediation of life through the photographic frame.

Images of our family in Bay City, in Quebec City,
in Montréal, in France, summer, winter, spring,
and fall, awakened in me a vision of myself through
which I was able to build a relationship with
the world that was sturdier than the one offered
up intermittently by the night.

Now I am an old lady, and as I look at photographs
of myself from more than sixty years ago—me, standing
in front of a parapet overlooking Niagara Falls—I'm
still captivated by space and time in the frame
the photograph creates. Through the image of myself
as a child, framed, I can feel life's commitment
to me. The photograph provides a dwelling place,
a perspective that puts me literally in my place.

The cosmos is fearsome in its enormity, its silence,
and the unseemly little noises captured
by the latest technology, yet the frame of the
window or of a photograph allows me to insert myself
into the space of the world, a space that normally
refuses to let me apprehend it.

In the frame, the universe is appeased;
there is my existence inscribed.

And so a shiver runs through me, a tender intimacy
with the cosmos, which in the end does seem
a little bit more habitable.



EXIT THE DREAMHOUSE

Kaitlyn Purcell

ON ALCOHOL

I try calling them back, but I am
an NDN giver and gone. Lost the words.
They were taken before the curtain
of heavy rain could approach us.

I am afraid of the millionaires
and their mansions. I move to a new city
where I am interviewed by a man who says,
“You know I have all these maps full of
pocket squares and crazy waterways.”

Waves appear again, breaking windows
and splintering furniture. Beer cans are
tossed around.

I find my baby and she is a mix
between Greta Thunberg and a pet polar bear.
There are little baby whales in the rose
bushes, among all the daffodils.

Wishing I could be okay being cold.
There is a natural disaster flooding
the city, and it whispers into my ears
to try and give me its power. I run out
of there and fly away.

For some reason I fear being robbed,
so I make sure I wear a proper purse while
flying. She laughs and says, “Wow, that
mind is so full of prophecies.”

The dream cuts to a giant wave pool
on a shore, dancing and jumping.

I have directions meant for a vehicle
fuelled by antidepressants. It's so hard seeing
my bus fly by. It's made me quite depressed.

One of the twins is allergic to an unbroken
home. They try to take an axe to me.

I'm half flying, half dying. I pack all
my cassettes and I must learn to navigate flying
using Google Maps.

Walls enter the womb. A master of
sourdough smacks her head, and a little child
steals my shit. Going down this stairwell
covered in couches and light.

The battle of the bears begins. I've done
bad like bad snowfalls, and they try to dress
me in all these intense red guidelines.

Little spiders move like Galaga across
the sky. I envision a giant abstract painting
with all the words I've lost.

I draw still life of The Discipline.
Dust flies everywhere and I get mad at him
for all his rules.

Waves, again, but they are fighting about
the cost of rent.

Breeders for ominous clouds and lucky
accidents. Preferably where no insurance claims
are needed.

Inside an underwater house and I'll quit
this place if that's all you need.

A tornado
touches
down on my
insides.

They say it's healthy trying to make
it to a dinner on time. But they hate on me
for wanting to go into a very large circle.

We hug and sit down, waiting for
the influence of cheap beer in retrograde.

A tornado touches down on my insides.

I don't know if you know, but I narrowly
escaped the sounds of the 3 AM fridge,
breathing heavy with all the lights left on.

"Something needs to stop," says The Day
I Slept In. They thought I died.

ON FIRST YEAR SOBER

Life is not linear; it is cyclical with knots. Twisted. I thought I was a relevant kind of bottle.

Tornado flies away and I hate having to pretend to be normal. Why can't it just be okay being permanently stunned with sadness and thinking weird things.

But then I get worried about the conditions of the sky.

This car isn't in park because I don't want to be tied to a label. But they are drunk again, and there is a monster at play.

Sometimes I have this paralyzing anxiety about the self and my work. Imagine four months straight of traumatic events. Somehow, they induce a sense of play between the obligations.

I've been diagnosed with ADHD for twenty years, but there are many times where I forget it exists.

Writing about my strange stories and cut-up technique but I make it layered to look like fish scales.

It is not very economical to make a poem.

Follow the vibrations and I look up. Had a moment to self-reflect.
I am embarrassing.

Life is not
linear;
it is cyclical
with knots.
Twisted.
I thought
I was a
relevant kind
of bottle.

Speckled hawks call together,
calling in, and coming out.

When I was a child I listened to
the words, “We don’t need no education,”
and spun in Dad’s office chair.
I became a head attached to machines.

All this ADHD made it difficult for
me to focus on anything besides thrifting
for fancy coats.

Maybe these identities are as clastic
as my embarrassment during presentations
where it feels like I’m flooded.

Get lost in these thoughts and feel sad
for a virtual world when it begins to leak.

Academia feels like a strange city
with a dream bridge that dips underwater.

What makes me feel alive? Bingo
dabbers and eco-friendly glitter projects.
To succeed, I must need a different sticker
for my collection.

Maybe my greatest desire is to see an
elevator that is wobbly. I wish to struggle
holding on as I ascend, like the way I move
through life prodded by lost memories.

Or maybe my heart is a haunted house,
and it’s a good time.

My childhood gifted me a spiral of pain,
inherited and learned. No wonder my body
is so full of knots.

We were taught to ignore the body,
to be ashamed of ourselves and cry.
But we beat the odds.

Jupiter sits above a thick wall
of pine trees.

The future is indefinitely swimming
with sea turtles. Peace exists inside this
unobserved universe.

Ivory tower begins to float. Need
to spend more time researching *Fantasia*
and reimagined hawks.

It will be saved only by the spiritual
teachings hidden in the tunnels of stone.
At this mansion, the roof has the perfect
place for a tornado.

The empress needs to be given a new
name. She materializes in this world
as Aunt Matter. She speaks the language
of water.

I turned off my self-destructive
instinct to jump ship. Having a crush
releases a labyrinth of unwritten stories.

Does this mean I need to be with my
family and seek more guidance? My sister
holds my hand, and I cry.

Outside, I talk to an older man,
and he says, "Love is not abuse."
Through eclipsed tunnels there is a view
of the house's roots.

Or maybe
my heart
is a haunted
house,
and it's
a good time.

I don't black out anymore, I just watch
90 days of existence. The concept of right
versus not being able to quit reality TV.

My ADHD makes it extremely difficult
to exist anywhere but under the moonlight.

Scary encounters in academia that
want to kill the Indian in me. Sometimes
I don't like being in a room of knots.

In order to succeed I must fall in love
with moving my house. Go to the libraries
and elders to evade all my fracturedness.

The Worst is not really in my vocabulary
for Big Joy. I now plan to spend the whole
year without perpetually crying.

I always felt violated by my name,
surrounded by relatives I've rarely
met. This pains me to feel this way.
They're still me.

ON FOUR YEARS SOBER

She discovers she prefers not to be broken open. I live in a house as fragmented as my process.

The pattern of self-destruction runs rampant without adequate care. It begins to search for anything that can captivate all the trauma.

Hopelessness becomes a tool for time to escape. Everything seems to remind me of the hollow that grows.

Sitting in a theatre surrounded by all the ancestors. This tree is funny, I guess.

Listen to people discuss the love life of trees. They are facing a slaughterhouse called a city. We are all confused why none of this seems to matter.

To be alive is to be torn apart by the fear of empathy in our world. I just want to emerge from the ashes of all these mommy issues.

I have been slowly learning
I always wanted to become an artist.
These are fragments of I don't want
to be in academia anymore.

I have been slowly learning how the horrors that persist can destroy us all.

Everyone keeps reminding me I'm not falling apart.

But I can't help but envision there
are people in suits that whisper about how
embarrassing I was then and now.

I find myself back inside the nightmare
where everyone keeps telling me that I drank
but I don't remember drinking.

I look inside a tree hollow, and it
feels like the way I search for laughter.

My voice
has been a
confusing
place.

ON NOW (UNCUT)

I ran away at least once, but
I am unsure. Experiences that break
the heart tend to become expelled
from mind and memory.

This is something I have inherited.
The desire to run away and start over
in a new city, a new place with new people.

At the same time, I dream of being
walking distance to all my relatives
and their endless stories.

And their words I dream of speaking.
My voice has been a confusing place.

Here, there is a child that learned
how to lie at a young age.

She discovers that she can use her voice
to create new worlds where she could be free
from the sounds of a screaming mother.

In school, she discovers that we are
supposed to repeat things back to the mother
or father standing in the front of the room.

She discovers she prefers not to
participate in these activities, but instead
she becomes free by producing silence.

In this place, the pattern repeats,
and she begins to search for anything
that can captivate her attention. She
discovers alcohol.

After her first drink, time escapes her. She wakes up with bruises all over her face and body. But somehow, she feels free.

In this place, the pattern repeats until she finds herself sitting in university classrooms. In this place she is urged to speak to become an excellent student.

At times, she finds herself standing in front of these classrooms forced to speak, but she didn't care to prepare anything.

Instead, she transforms into an Unwise Fool, spewing sentences as fragmented as her stolen memories.

The pattern repeats, until she meets grief. Ever since her first funeral, her heart feared this moment.

Her sister tells her to laugh at herself, even at her own funeral. Sare tells her to follow her dreams of becoming an artist.

She should have quit drinking right then. Growing up, her dad would always say, "Don't drink when you're depressed!"

In this place, she found the last translucent thread leading her back to her voice.

These are a series of cut-up poems taken from my dreamscapes during a few specific periods of my life.

From the final peak of my alcoholism to the day I first quit because a dream told me to. I relapsed for a few months before quitting again that same year.

I needed to quit drinking, and I am hoping that this process will emphasize how essential sobriety was to nurturing my voice as a writer, artist, academic, and human.

But there may be something else this process reveals to me.

Cut-up writing has been an essential tool for me ever since I started to find my voice as a writer.

In the last few years, I discovered the potential of cut-up writing to work with my dreams.

The cut-up creates a protective layer to blur and obscure the details of my dreamscapes and poetic diaries.



NIGHT I INHABIT

Karim Kattan

Translated by Katia Grubisic

I'm young, maybe eight years old. It's Christmas Eve. I'm lying in bed, still awake after midnight, trying to make the moment last forever. It's thrilling, and I want to hold on to this until the end of time—this presence, this here and now. To avoid dropping off to sleep, to be able to fully experience the benevolent darkness, I focus on my physical self. My body is undergoing a complete metamorphosis. One arm becomes a wing, then the other. Feathers sprout. My feet become talons, my nose a beak. I become something other, a night bird, dusky and elegant. I find my true home. And from deep in my bed, I fly away, taking my home with me. It's right here, within me, guarded and kept: my home is the night, and it will endure.

*

Since October 7, 2023, I have been a man uninhabited. It's not that I don't have a home. Quite the opposite: I have the enormous privilege—a rare thing, in this world—of the security of a permanent home. But what used to be my house, my home—both the country of Palestine and my first home, my parents' house—feels more unstable and uncertain every day. That dual home—the house and the motherland—is slowly slipping away. Though it's not like life was particularly stable or secure for Palestinians on October 6, or a year before, or the year before that.

The last two years hastened my double exile, from my home and from

my homeland, and sharpened my mourning.
I'm searching for what stood for home
in all of it, to see if I can still
conjure it elsewhere.

My first thought is about coffee and a ritual: we have a habit in my extended family that for a long time I thought was universal. Whenever anyone is about to embark upon a journey—that is, when there is a border to be crossed, because a journey without a border-crossing is just moving from one place to another, it's not exile—we make coffee, and before the person leaves we pour the coffee on the ground in front of the house. Depending on the sub-tradition in each family, the traveller has to step either on the coffee or over it. In either case, it's a promise, for safe crossing, and return. The coffee is a drawing, marking the boundary between where the house ends and the rest of the world begins. Wherever it splashes becomes a real and symbolic threshold, and those who tip it out are the *family*—at that instant, and intensely—that will await the traveller's return. I don't know where the compulsion comes from, that inaugural, talismanic gesture.

My second thought is about the broom: another tradition is that you never sweep the traveller's room, to make sure they come home. (However, if you want a guest to leave more quickly, just prop the broom outside the door. There's no need for incantations; the message is clear, and visitors will understand that it's time to go.)

These apotropaic gestures—discreet, hushed, barely spells at all—delineate the space of the house. They trace the thresholds between what stays and what goes, between who lives in the house and who leaves.

...home isn't so
much a fixed
place as a
gravitational
centre, a place
to return to,
and which we
carry within us,
a place awaited.

And they imply that a house is first and foremost about return. It seems to me that in cultures marked by exile—in mine, at least—home isn't so much a fixed place as a gravitational centre, a place to return to, and which we carry within us, a place awaited. Return may be longed for, dreamt of, postponed, or impossible, but as long as it remains imaginable, the house still exists.

Over the last two years, I've noticed that we don't make the coffee anymore. When I leave my parents' house, I sometimes have to remind them to do it, and my chest is tight with anguish. If the ritual disappears—if we no longer believe in the possibility of return—then the whole house, both real and symbolic, will also disappear. And me with it.

*

I'm in my early teens. I've just run away to a city by the sea. Not for very long, just two days, during which I walk aimlessly through the streets around the port. With a teenager's typical sense of drama, I tell myself that I will never again see my home. I wander, maybe in search of a ship that will take me far away.

The harbour is eerie after midnight: I'm not very big, and ominous figures that seem huge to me lurk in the shadows. But the darkness fills me, dissolves me, and I feel safe. I'm not a body, I am emotion and quivering. I am hidden, invisible. I am the city, its night, its breath, its sky, its blackness.

*It enfolds me. The sea, the sky, and
I become one, swept up in the night's
motion, and I live within the darkness
until dawn, when I'm torn away from
that nocturnal seaside berth.*

*Home means that time becomes
not infinite but palpable.*

*

Those two rituals are part of the visible realm. Yet, over the past two years, I've come to realize that what feels like home inside me has more to do with what's invisible. More specifically, what allows me to feel at home is an act of invisibilization. Home is the place where you are hidden, where you can be unreadable.

Growing up under occupation meant blossoming in restricted spaces, which have become narrower over the years, and where we are constantly under surveillance of all kinds—the checkpoints, soldiers, and towers, but also an abstract gaze—by the colonial administration that examines, categorizes, and regulates our daily lives. There are also more ordinary forms of scrutiny—society, the city, school, family. Living like that, you are seen by others even before you have learned to see yourself. You've been named, organized, and observed before you've learned how to exist. To be seen is to be exposed, assigned, sometimes reduced. Perhaps the first exile is exile from your self-intimacy, known by others before being able to know yourself, ripped from rest by all those external forces.

*Home means
that time
becomes
not infinite
but palpable.*

Faced with that forced unrest, that loss of control over myself, I learned to impose what order I could. I invented rituals to shield myself from the commotion of the outside world. I had lots, some of them whimsical (I went through a Wiccan phase during which I would get up at dawn to pray to one nature deity or another), and other, simple things, like turning the key in the lock three times to acknowledge the fact that I was entering or leaving the house. Those gestures weren't driven necessarily by faith that they were effective, but by a need for an aesthetic system. They were habits of survival, liturgies against falling to pieces.

*

I'm nineteen. My grandmother is dying of cancer. I'm living in Paris, and my grandparents have moved in with my parents in Bethlehem. When I'm home for holidays, I sleep in the room next to theirs.

One evening, after midnight, I hear my grandmother rustling around in her room. I go in and find her sitting in an armchair in the dark. My grandfather is in bed, snoring; my grandmother and I smile. I sit down next to her. I listen to her tell me stories. Some I know by heart—she's told them a thousand times before—and others I've never heard before. Then she starts to sing. The cancer has taken her voice, and all that's left is a hoarse whisper, which seems to come from the depths of her body. In her accent, the typical lilt of a Palestinian lady from Bethlehem, she sings a raunchy old

French song about a prisoner locked up in the Tower of London. Every verse makes her laugh.

Her husky voice, me in the armchair, the night. Her singing. We dissolve in a moment suspended: the density of time, weariness, illness. We are one in the dark, two souls caught in the same night. The boundary between us vanishes. We both become night, until daybreak. Here, I tell myself, is a house, and the house will stay, forever accessible and preserved. This place I haunt. Every time I call it up, I will add details, and inaccuracies, but its nocturnal heart will always remain—my grandmother's strange, last song.

*

What seemed to make me feel most at home, more than all these rituals, more than all my searching, was the night. Very early on, I developed a desire to hide. I wanted to remove myself from the world, to withdraw from view. From everything. It wasn't about confinement, or solipsism; it was a way of *being* at home. Paradoxically, I felt like I could live in the night. That was when my child's body, for a few seconds, had a place, a feeling of interiority, a solid presence.

During the day, I was wrested away from myself. At the checkpoints, obviously, with their collective, public humiliation. But at school, too, where I had to speak, show my face, perform a presence. There was no escape: invisible spotlights searched me, undressed me, left me uninhabited, harsh lights that pulled me out of myself to make me readable to others. But none

Home is the
place where
you are hidden,
where you can
be unreadable.

of that mattered, because at night I knew I could come back to myself. When home exists, when it hasn't been shattered, it's a place you live without thinking about it. Being able to forget that you're home is a luxury.

To clean off the day, to erase the gestures that exiled me from myself, I melted into the night. I focused on coming into its thickness, its darkness, feeling its cold. I sank into its lavish arms until I became almost myself at night. It was shapeless and invisible, its depth unrivalled. The night inside me was my home.

Some years, when going to school was especially hard, I'd wake up before dawn, when it was still dark, long before anyone was up in the house, before the world started talking again. I would wake up to stare into time, swaddled in my night. I divided minutes into seconds and seconds into half-seconds, as if to slow it down. Every tiny fraction I gained, stolen from day, was shelter, a space I could inhabit alone. I did everything to delay the tipping point, the transition from night to day, from bed to school, from inside to out. What lay ahead, of course, was school, atrocious. Having to be a body seen, watched, assigned.

But that time in the morning, when the seconds seemed to multiply, to unfold, to brush up against endlessness, those moments felt literally like home. It wasn't a place, it was a duration. A slowness. Maybe that's what home is: the promise of elongation, of expansion, of time. So what happens when a house is destroyed or devastated? When there's no longer a place where time can sprawl or linger?

Later, when I was a young adult, I applied that same logic to my face. My beard became a way of protecting what was most vulnerable—my naked face.

It blurs the outline of something fragile,
muddles the readability of who I am.
It veils me, it becomes my night, my home.
It's not quite a mask; it's a portable
night, which I can inhabit. Sometimes
I amplify my face's natural blankness,
its inexpressiveness, as a barrier between
my mind and the world.

The beard, the expressionlessness,
the moments before dawn—those are ways
to create night within ourselves, night
understood as a time when the world evades
clear discernment, when nothing is quite
legible because the edges waver and things
become refractory, they refuse to give
themselves over.

Even today, when the day looks
like it's going to be long and hard,
punishing, I wake before the break of day
to count time as it passes, and to hold
off the day ahead.

*

*Bethlehem. That's what my true
home is called, my night. Nothing else. It
is the only name, the only night. Bethlehem
is a little chaotic, but I feel good there.
At night, the chaos crumbles and the town
is restored to its ideal, Christ-like calm.
That's when Bethlehem is fully itself.
The observation feels obvious; I have
written it multiple times, though I never
fully understood it.*

*My intuition is that every
night, Bethlehem returns to itself. I can
see it, the apricot orchards high in the
hills, the poppy fields, the houses, the
roads steeped in what makes up the night,*

The night
inside me
was my home.

the mosques and churches, the alleys haunted by countless mischievous ghosts. The mystery of Bethlehem at night, its danger and charm, is intimate and unique. And I've been chasing it for as long as I've been a writer. Maybe that's a mistake; maybe I should leave it to the shadows. What stays in the shadows can't be destroyed, or restored.

Nighttime in Bethlehem reaches its pinnacle on December 24, not based on any geological, meteorological, or political data specific to the city, but shaped entirely by our imaginary projections. Some days, like today, imagination can shape reality—scarcely, imperceptibly, but just enough to feel it. On Christmas Eve, Bethlehem becomes both itself and pliant, it changes. It's the moment at which my home fully comes into being. That is the miracle.

On this night, the city seems to multiply, to unfold, to expand. The sky, already so enormous, so architectural over Palestine, stretches even farther, pulling east and west. And night, that night, is so long that Bethlehem seems to have never been anything else, it has never had any other destiny other than what the long solstice holds.



NO PLACE LIKE HOME

Nina Vargekov

Translated by Katia Grubisic

As soon as you set foot in Budapest, you are in my home. That sounds a little presumptuous, I suppose: the Hungarian capital doesn't really belong to me. But I chose it, or maybe it chose me. I'm not sure. Since my childhood, the city has spoken to me, comforted me. Again and again, it called to me. I grew up in France, in a Hungarian family. It was a classic Cold War immigration story, of Eastern Europeans moving to the West in the late 1970s in search of a better life for themselves and their children, raising them in a bicultural ratatouille. That's how I ended up with two languages, two passports, and geographical shared custody: I went to school in France, and we spent our holidays in Hungary. A fixed calendar, an early familiarization with airport architecture, and the well-worn feeling that landing in Budapest meant going home. The city welcomed me each time we arrived, whispering tenderly, *you're here at last, I've been waiting*. As our time there came to an end, the city's beautiful Art-Nouveau-style Secession buildings would start looking at me askance, the prodigious Danube turned darker, and my heart tore in two. When I came of age, I decided to settle in Budapest for good. Long-distance relationships are too hard. I had a choice—I could have stayed in France and I could go back at any time—so my love affair with Budapest was a matter of free will. I'm not

The city
welcomed me each
time we arrived,
whispering
tenderly,
you're here
at last, I've
been waiting.

captive. I can leave anytime I want. But I'm not going anywhere. Without wanting to seem condescending toward people who stay where they were born, I will allow myself to entertain the thought that my city is mine even more than if I'd grown up there full-time as a regular Hungarian girl.

I'm thrilled that you're coming—flattered, even. I truly hope you'll like it here. Please believe I'm not just saying that: I hope your time in Budapest is absolutely perfect, from the bottom of my heart, fully and sincerely. We hardly know each other: you're just some guy I met in Paris a few years ago, I don't remember exactly how. Were you a friend of a friend? In any event, you're just a French tourist-to-be among so many others. You don't play any role in my life, and there's no real reason I should feel anything but complete indifference about your airline tickets, how long your taxi ride will take, or whether the mattress at your Airbnb is any good. And yet, you wrote me, asking for travel tips. You are the traveller from the West, and I am the local. You reached out to me, chose me, named me. And I heeded the call. You need my help. It's as though you knocked on the city gates and asked for me by name. You've become the guest and I am your host. Boom! Unleash the arsenal of moral obligations.

I was brought up with the notion that you have to bend over backwards for visitors. I'm not sure if that's a Hungarian thing, or whether it was just my family, but you give guests the bedroom, serve the finest meals, put together a breathtaking visit. You have to spend lavishly, both money and time, to the point of destitution and exhaustion. The goal isn't to show off or to dazzle, to deluge your guests with attention and gifts until they're smothered by so much generosity that they conclude, *well, that's that, when it's our turn to invite them, there's no way*

we'll ever be good enough, they win. It's not a contest. On the contrary, the idea is to debase yourself, to become almost servile, in some way like a parent with their child. Protect them, feed them, look after them. The usual hierarchy of priorities is suspended: forget about your habits, your comfort, your twelve-step morning routine. As long as someone lives under my roof, their well-being trumps mine. For instance, if they decide to wake up at the crack of dawn, even if I desperately need to rest, I'll get up with them. If they crank the heat up to eighty, I will gleefully approve no matter how much I'm struggling to pay my gas bill. If anyone wants to visit some tourist attraction I abhor, I will smile and take them. Yes, obviously it's a bother, but that's the very principle of the thing: guests, by definition, are a nuisance. That's the deal. Which, by the bye, is exactly why Lady or Lord Travel-a-lot might try to calibrate their behaviour just slightly so as not to overdo it.

That rigorous morality of hospitality may seem slightly old-fashioned or even downright primitive, insofar as we usually imagine that those who are that warm and welcoming are probably countryfolk, friendly denizens of some exotic island, or the poor, as if hosting were the domain of the simple-minded, of big dolts who wear their hearts on their sleeve because they can't read or write. But nope, please see the Greeks: Homer's Nausicaa was a fabulous princess who didn't mess around with the sacred rules of hospitality. You might expect me to be the ur-hostess, the kind of person whose door is perpetually open, but that misperception paradoxically means that I develop elaborate avoidance strategies as soon as it seems I might have to have someone over. (Having someone stay over in my apartment, I mean.) It's too much pressure; I'm afraid of getting burnt out. Just having to pull together a simple dinner leads to intergalactic panic: I need to scrub the floor for a week, peruse two

hundred recipes, spend eight hours at the grocery store, test the recipe three times, pick another recipe, head back to the store, and mop the floor again. Then I consider my dining room and decide I should probably buy new chairs because mine aren't comfortable enough, and wouldn't new drapes feel so much cozier, and while I'm at it the table and the dishware are all wrong, and actually the thing to do would be to rent another apartment entirely, impeccably decorated, which is the perfect solution but means I have to run around looking at apartments and check them for undisclosed flaws and then haul most of my stuff over in order to convincingly pretend I live there, and that involves booking a moving van and then organizing the move back into my real apartment the day after the dinner. By that point I just take my phone off the hook, fake the flu, and cancel. The possibility of seeming like anything less than the perfect hostess means my door is in fact hermetically sealed.

When visitors come to Budapest but don't stay with me, it's a little less overwhelming. It's still stressful, but I feel like I can welcome you to the city without crumbling beneath the weight of my obligations. In that larger and more collective home, I'm not alone, I have help, there are others to support me, to take over. I won't have to clean the house in anticipation of your arrival: there are municipal workers in charge of sweeping the streets. Meals are teamwork, with the countless restaurants in the city preparing delicious food, while all I have to do is comb through the eight hundred Google reviews of the restaurants I could potentially recommend before I send you three or four possibilities along with a pithy, chipper message, as if it had taken me five minutes to come up with the recommendations. And as far as aesthetics are concerned, I rely on the astounding work of architects from the

Austro-Hungarian era whose work dots the downtown with fanciful facades, fantastic floral friezes, Egyptian bas-reliefs, and multicoloured mosaics. In other neighbourhoods, Roman ruins stand alongside Ottoman architecture, communist-era constructions, and astounding contemporary creations. Everywhere—and I do mean everywhere, along the walls, embedded in the flesh of the edifices, or tucked away in secret courtyards—there are tales of the past and present, of war and peace, of failed revolutions and successful dictatorships, our glory and our shame. In short, looking after you extends only to accompanying you around the city, and providing advice. That's tiring enough, what with the moral tension, the anxiety, the anticipated joy. But it's bearable, so I step up.

You'll see: I'll be your mother, your nanny, your interpreter and guide, your gastronomic counselor, your art historian. I will show you everything I find beautiful and moving, I will bring you places you would never have found by yourself, as an unaccompanied foreigner. Depending on your interests, I'll take you out to eat a melegszendvics, that typical toasted open-faced sandwich from the 1980s, to sip homemade brandy in a basement bar, or to chain-smoke in a fuggy tavern you need a code to get into. We can go ride the cable car in the Buda hills, hang out with the ducks in the pond at the Japanese garden on Margaret Island, or recline in deck chairs along the Danube. I will tell you about the museums, monuments, baths, and parks I think you might enjoy. I can come along, or not. If you'd rather go alone, I will leave you alone but remain available and ready should you change your mind. I will of course worry a lot and often, and try not to stifle you, but still ask a million questions. Is the neighbourhood where you're staying noisy at night? Did you enjoy the potato soup yesterday? The museum wasn't too crowded this morning? Don't forget to grab a pair of slides when you go to the baths: they're mandatory, and it's more

...since you're
here in our
home, please
show some
curiosity about
what our lives
are like.

Someone who
comes into
another
person's home
and treats them
as an inferior
is called a
colonizer.

hygienic for your feet. But what I would love more than anything would be to show you how special, sublime, and vibrant this city is. How it's both wounded and resplendent, how it's the glinting mirror of Hungary's chaotic past and present. Its scars are my scars: everything damaged or ugly in Budapest tells my story or my family's, the trauma we share, our shattered dreams, our anger, our concessions to every successive political regime. I hope you'll be interested, curious. That's what I ask: since you're here in our home, please show some curiosity about what our lives are like.

Are you going to love Budapest as much as I do? If you find the city plain, boring, or disappointing, I will be deeply hurt, a thousand times more than if you disparaged the wallpaper in my kitchen or the furniture in my bedroom. I am outrageously proud of my hometown, as if I had laid every stone myself, planted every tree. If I am humiliated, I won't show it; I will abide every insult without batting an eye. As per the unspoken terms of my strange code of good hospitality, I must always remain friendly, even with those who behave heinously. If it seems possible and feasible, if it's not too much to ask, I'd appreciate if you could avoid heinous behaviour. Careful; it's harder than it looks. It's not enough simply to be personable and to tell a couple of jokes.

All this work of welcome I will do lightly and with grace, as if it came naturally. It does come from the heart. Helping make your time here pleasant and comfortable brings me infinite joy. But you must never forget that it's not intended for you specifically as an individual. Let me remind you that there is nothing between us, there is nothing in the vague and vaporous nature of our relationship that justifies my service to you. I do you endless favours, I worry for your well-being,

I am invested in the successful outcome of your journey, but remember that for me this is no vacation. I've still got both feet firmly planted in everyday life, with laundry and appointments and deadlines. I do it anyway, because you're a guest. It's not because I'm pathetic and idle, with some deep-seated need to feel useful, nor because I've been struck by your irresistible charm and have suddenly elected to become your personal servant. If you take it, if you receive and accept and avail yourself of these services, you must also behave acceptably in return. Yes, I'm kind and approachable, but that's no reason to take advantage of me. For example, it wouldn't be the worst thing in the world if you offered me a bottle of water after we've spent four hours trudging around in the beating sun, especially if the sole purpose of that stroll was to show you a monument you desperately wanted to see. Or when someone offers you a place to stay free of charge, given the money you're saving and the cost to them, you might consider taking them out to eat. And so on. Especially, keep in mind that you are a visitor. This is not your home, so please don't make yourself at home. Think of what Danaus said to his daughters in *The Suppliants*: restraint, humility, modesty. You are a stranger, and therefore ignorant. Take the time to learn, to understand, to get to know. I'm not suggesting that you skulk along the walls. But please don't act the conqueror. Just because I'm welcoming you doesn't mean you're my boss. Just because you can afford a flight to Budapest doesn't give you the right to be contemptuous, rude, or insulting. Someone who comes into another person's home and treats them as an inferior is called a colonizer.

I apologize; I'm not trying to be rude. As you might guess, I've had some bad experiences with tourists. It's not just me; I hear it all the time. It would seem that certain French visitors, usually men and usually well-off, have bad manners and a bad

attitude, at least when they're holidaying in Budapest. It's entitled consumerism: grab without gratitude, take everything for granted, and, as a Frenchman, clearly I know best. It offends me every time. It makes my blood run cold: I'm French too, albeit not exclusively, but I am also French, and I wonder, am I that obnoxious when I'm abroad?



MAY I CALL YOU HOME, MY LOVE

France Choinière

Translation based on a version by Katia Grubisic

There was an idea for a text, drafted like the naive sketch of a dwelling, a house, still just an outline, with only the front elevation visible. An entrance and some openings are pencilled in. A simple facade. A basic drawing, almost childish. The image of refuge that lurks in everyone's mind, though for many people it's becoming less and less tangible for a host of social, political, economic, and emotional reasons. A text that, in the image of that simple drawing of a house, uses a polyphonic trajectory: two voices, two openings, but only one point of access. The two openings, like windowpanes, reflect the outside world around them in daylight, while at night they illuminate the intimate, interior space. The motif is both concrete and emotional, a way into *something to call home*.

"Home" in French is a borrowed and aged word, fallen out of use. It's run down, like an abandoned house, crumbling and neglected. It's too bad, because it feels warm and round in the mouth. In English, however, "home" stirs up every affect. It's where we are when we are who we are, it's what we

inhabit and what inhabits
us, it's where we come from
and where we return.

When he kisses her,
turning his tongue over
and over in her mouth, she
tells herself that for him,
the tongue—language—is a
detour. She gets caught up
in the game of shifting
meaning, in the freedom
of waltzing between two
tongues to satisfy her
desire for the right word,
and of surrendering. It's
all the more unsettling
because it's a hesitant,
stumbling, stuttering urge,
my love.

JK

From the instant one
lays eyes on JK's modest
image of the onion—that
fragile, diaphanous white
skin about to give away
and meticulously stitched
up with red thread—one
is seduced. It's a simple
image, so spare and yet so
powerful: a thin membrane,

delicate, destined to break up over time. There is resistance, and there is determined, careful—painful, even—labour on the exterior in order to protect the interior. All of JK's work exudes the difficult task of successive abandonment, the notion that what is past has shaped the present without necessarily predicting the future. It is a visual depiction of migration. Accumulations of objects are a recurring motive for JK, scattered bits of personal history that is occasionally lived, sometimes inherited, but that must always be rearranged in order to take root, to find its place. There are things one gets attached to, things that must be preserved, things that cannot be relinquished, things left behind. Of course, tethered to the deep sorrow of departure is the excitement of discovery, which is perpetually challenged by the fear of the unknown. In my conversations with JK, we have often questioned the feeling of belonging, which we are unable to separate from the desire to belong to the self, although the two often seem incompatible or even in competition. Is it possible to be faithful

Is it
possible to
be faithful
to where one
comes from
and also
to what one
is becoming.

to where one comes from and
also to what one is becoming.
Not sure. It's complicated.
It is a perpetual tearing
apart, and only the most
delicate sutures can hold
it together.

If the chaos comes
from within, from what one
may not want, or doesn't
know how, to see or hear,
is it that conflict
dismantles the feeling
of belonging or that
loss of the feeling of
belonging causes conflict.
Who knows.

Bits of an essay
that JK shared with her
about the stigma around
migration issues pop into
her head: *"Populations
grow out of their
civilization, lovers out
of their relationships.
Civilizations fall,
people move on."* People
fall too, she muses, in
anticipation of the end
of love. She has long
felt his refusal to seize
her, and his considerable
efforts to maintain
some balance. A cruel
aspiration that comes
to nothing, perhaps.

*Things end, things
begin.* Between the two
there is hope—and pain,
too—for Marguerite** and
the others.

* Sara Ahmed, "Home and Away: Narratives
of Migration and Estrangement,"
International Journal of Cultural Studies 2,
no. 3, 1999.

** Marguerite Duras, *La Douleur*,
éditions P.O.L., 1985.

Ba-S

Ouroboros is the
beginning of the end, or
the end of a beginning.
Gaza in ruins, trying to
rebuild in a hope fuelled
by despair. It is a country
that one tears oneself
away from as from a love
that has gone out but can
never be completely left
behind, and to which one
returns again and again
in the hopes of reviving
it or ending it for good
without losing oneself.
It's a little like that
house in the film that
they keep trying to repair
to make it seem like it's
still lived in. In order
to stave off destruction,
it's necessary, one tells
oneself, to maintain some

semblance of normalcy,
superficially at least,
as one last attempt to
preserve what's left.
From the very beginning
of *Ouroboros*, the void
sucks you in—or, rather,
the air is sucked out of
your lungs. Seen from
above, as if a more distant
perspective might allow
detachment, there is an
unnatural movement, as
powerful waves, rather than
crashing on the shore as
might be expected, instead
withdraw to embrace the
unknown. Those images
running in reverse release
the brutality of a life
derailed. In an affront
to the normal course of
things, life itself is
suddenly called into
question. There are no
landmarks or boundaries
anymore, only the call
of the void, confusion,
anguish. Only characters
moving backward to see
the doors closing on them,
a vain attempt to go back,
to change the course of
history. Yet there's every
reason to believe that
eternal returns are only
ever unfortunate detours.

One tells oneself
that by blurring the
line between intimacy
and politics, by lending
multiple meanings to
the word "border," Ba-S
touches on the fragility

and impermanence of our environments and calls into question the very legitimacy of dominant—or predominant—structures. Broken and fragmented, this film, like many love stories, including the one it depicts, is in its form, its narrative thread, its disorganized cartography, and its geography bound to people more than to place or land.

From this accrual of movement on display, excessive and sometimes transgressive, emerges a deep refusal to stay still—which may well be the only radical gesture still within reach.

*So sorry this love is
coming with so much pain,
he says before leaving her.*

Love is a subjective gesture if there ever was one, and she wonders whether it might be the only way to express resistance. Can one abandon oneself without abandoning something or someone. What if leaving

is the only way to move
forward when everything
is coming apart.

From the first step,
from the first moment
of transgression, the
boundaries are blurred.
Without a contract to
regulate comings and
goings, unlikely returns
and contact zones, only
distance forces people
to keep their distance,
and, inevitably, what should
define those boundaries
flinches and fades.
It's not long before one
gets backed into a corner.

Of the place that
defines his sense of
belonging, his territory,
his personal geography,
all she has are a few
sounds—sometimes a dog
barking somewhere, a door
slamming, a tap dripping—
and a static shot up
on the screen that frames
him in a disturbingly
permanent setting.

*May I call you home,
my love.* To hear a voice,
to find out whether
there's anything left in
the fantasy she's been
tending, which leaps miles
for a few whispered words
to come to rest on her
lips. So that the distance
might become a whisper
of fleeting, muffled, almost
silent apparitions.

*In order to save the
house you need to stay
home, in order to save
the self you need to
leave home.** But how is it
possible to move forward
when there's nothing to
come back to.

She seriously considers
the notion that, as in Ba-S's
reversing temporality,
cooked meat could become
raw again.

* Adapted from Vito Acconci, "Projections of
Home," *Artforum* 26, no. 7, March 1988.

AA

Years ago, AA found a
photograph on the sidewalk
in Montréal showing three
young men caught in a
moment of unabashed shared
delight. Three contagious
smiles, which belong to
Omay, Djamal, and Albert,
according to the names
noted on the back. It might
well have said Abbas too,
though that's unlikely
given the year, 1982, which
is also penned in. Despite
the gap in time, there is a
feeling of complicity, the
vague sense of something

familiar that brought the image into AA's life and work, so much so that it's hanging on his wall, like a family portrait. Even the first time he brought out the picture, there was that association he made between the wandering photograph and the increasingly difficult task of finding a place to live. An unnamed connection that opens on cultural issues, on migration, and, more broadly, on all the hope that the prospect of starting a new life offers.

As is often the case in AA's work, the intimate becomes political and the political slips into the personal, though nothing is ever written or read in the first person. That may also be what brings him to undermine temporality as he so often does, to push his reflections into an ambiguous chronology and force an understanding and an experience of the present that is sensitive to the past and pries open the future. That lost picture, that tiny mislaid memory, became in AA's hands a huge billboard that radiates intimacy—found and appropriated—into the public space. A disconcerting series of circumstances brought a very personal photograph to be situated at a

busy intersection close
to where it was found;
above was a crowded café,
where the snapshot itself
might have been taken.
There was both fear and
hope that the subjects
might come forward, years
later. A whole narrative
was imagined following that
moment, frozen in time, which
only the passage of time can
allow. The hope was for that
unfathomable, bygone moment
to expand into the present
and herald the future. There
was such a longing to find
the best in it, and not the
worst. But so far there is
nothing at all.

She inhabits vertical
time, tied to an immutable
insertion point where blurry
separations amplified by
a complete break with
immediacy collide in the
in-between spaces. Memories
of ravishment with no future
resurface so vividly in
the present that it seems
as impossible to take a
step back as it does to
move forward. There is a
space where they would be,
a space where they might
be, and a space where they
are not, and the challenge

in determining an outcome entails a bottomless feeling of loss. How is it possible to envision oneself when unlikely tomorrows drain all expectations. The future is slipping away. Where should one stand on the timeline of life gone by, where can one curl up when everything is overwhelming but nothing is moving.

Absence is so painful that it's measured up against the distance between them. Yet that very distance surreptitiously, languidly, fuels the impulse to return and feeds the romance, although nothing in the present moment actually happens, and there's even less taking shape in the future.

What if, after the blank space imposed by distance, after all the time lost to absence, he came back to a place that no longer exists? What if all these exalted possibilities turned out to be impossible. What if he came back just as he left. What if the departure was the destination.

When everything remains infinitely undefined, nothing happens, not for the best, not for the worst.

I will be right back,
he says, *but might never*
be back, she thinks.

P-AG + TS-P

P-AG and TS-P's animated collages are immediately captivating. They are a kind of baroque fantasy, a delirium of exuberance in all its forms, offering up an allegory of inner life illustrated by a version of domesticity that is anything but ordinary. The first advances, the first approaches are disconcerting, and one resists a bit—a brief pulling away, the fleeting intuition of turning down the invitation to make the magic last. Then one gets roped into the game, caught up in the profusion of familiar details strangely rearranged, the sensual colors, the textures, the sounds, the movements. And, as in the prelude to love, seduction becomes a thing of torment, one is torn between the desire to come closer and the fear of being swallowed up, consumed. One wonders if desire resides solely in what is forbidden and unattainable. Do all these chimeras merely stoke the nightmare to come, on both sides. Whether, as in the hypnagogic state that P-AG and TS-P conjure—the moment right before falling asleep, when the hyperreality of domestic life collides with the inanity of crazy nature—

the goal is no longer, more often than not, to light a fire that will only peter out in unlikely places. Or to uphold the dreamscape of an ephemeral outpouring doomed to fade in a moment of indecision.

Is the interior turning outward, or the exterior turning in? It's hard to say, but there is the embodiment of chaos foretold and maintained by a continuous pulse, held back, latent, as if it were something heard but never seen. In that precarious balance, divergent perceptions arise, fomenting the distortions that follow and triggering infinite narrative beginnings. Disoriented and uncomfortable, one is confronted with the vertigo caused by how banal the emotional response is. All interiors look alike, more or less—the furniture, the decor, even the mood lighting, even the plants are the same—and yet despite all the things that are shared and despite herd mentality, when tragedy strikes, it is solitude that one inhabits.

Is the interior
turning outward,
or the exterior
turning in?

*Maybe home is the fantasy
they share, this slowly built
structure through longing,
this imaginary place of
belonging. She opens her
eyes wide the better to see.
He thinks she might want
to see the inside of the
home but from the outside,
to sidestep the paradox
of content and container,
to protect the inside from
the outside.*

She wonders what he means
when he tells her again that
he loves her. After that
initial admission, are they
just empty words. As vacant
as those tumultuous but
uninhabited interiors that
seem like a fantasy in which
neither of them appears.
Will I find my way home,
she wonders.

*Could home be a place of
coming together. Not the edge
of the world, but the edge
of oneself.*

What if, among all these
transitional states, all the
delusions and the heartbreaks
of modern life, all that
remained was him, someone she
could call “home,” shifting
from *I* to *we*. It isn’t much
to be one.

*May I call you home,
my love.*



JK for Jinyoung Kim

Jinyoung Kim, *Apparitions* (2024).
Exhibition *Here*, Dazibao, 06-09 - 26.10 2024
Photo: Matthieu Brouillard



Ba-S for Basma al-Sharif

Basma al-Sharif, *Ouroboros* (2017), video still.
Exhibition *I want all this material burned*,
Dazibao, 06-09 - 26.10 2024



AA for Abbas Akhavan

Abbas Akhavan, *Omay, Djamal, Albert. hiver 1982* (2023).
Dazibao satellite (Café Cherrier), May 2023-...
Photo : Document original



P-AG + TS-P for Philippe-Aubert Gauthier and Tanya St-Pierre

Philippe-Aubert Gauthier and Tanya St-Pierre, *Dans un état hypnagogique – L'installation* (2025), video still.
Exhibition *Out of Perfect Context – Úr fullkomnu sambengi*, The Factory (Hjaltreyri, Iceland),
03.07 - 28.08 2025 / Exhibition *Intact au milieu des flammes – Dans une série d'architectures vivantes*,
Dazibao, 23.04 - 13.06 2026

Thank you to Dazibao for having housed—and homed—my ideas for twenty-five years, for having provided the necessary comfort to develop projects, often with modest means, but always with trust and insight, and, above all, in keeping with the values and ethics that I share. Thank you to all of those who have walked alongside me and supported me in the daily work of upholding an orderly, functional, reasonably appealing interior; your expertise, confidence, and loyalty are remarkable. Thank you to all of those who have contributed in so many ways to making the house sturdier, to building it, sometimes even to tacking on an addition. Above all, a huge thank you to the artists and authors I've known over the years who, before settling down for a time, allowed me into their inner selves—who invited me into their homes in a way, to take part in what they were building. I will forever be grateful for your generosity, your intelligence, and your incredibly diverse perspectives, which have fed me, heartily. *FC*

Thank you to A and É, who allowed me to grow up while they were growing up. To DT, for having seen it coming. To JP for having been my accomplice. And to SB, for teaching me what freedom feels like.

Publication under the direction of
France Choinière,
with the collaboration of Karim Kattan

Publication coordination
Jennifer Pham

Design
Studio TagTeam

Editing
Joanie Demers, Kâthe Roth

Translation
Nathalie de Blois, Katia Grubisic

A printed version of this book is available on
dazibao.art.

© 2025 Dazibao, France Choinière, Cindy Dumais, Karim Kattan,
Catherine Mavrikakis, Kaitlyn Purcell, Nina Yargekov

Dazibao

5455, avenue de Gaspé, suite 109,
Montréal, Québec, Canada, H2T 3B3
dazibao.art

*Dazibao is supported by the Conseil des arts et des lettres du Québec,
the Canada Council for the Arts, the Conseil des arts de Montréal
and the Ministère de la Culture et des Communications.*

All opinions expressed within this publication are those
of the authors and not necessarily of the publishers.

This publication is under a
CC BY-NC-ND 4.0 license

Legal deposit
4th Quarter 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec and Library
and Archives Canada Cataloguing in Publication

Title: Home / France Choinière, Cindy Dumais, Karim Kattan,
Catherine Mavrikakis, Kaitlyn Purcell, Nina Yargekov.
Other titles: Home (Montréal, Québec) | Home (Montréal, Québec) |
Home (Montréal, Québec). English
Names: Choinière, France, 1967- author, editor. | Dumais, Cindy, author. |
Kattan, Karim, 1989- author. | Mavrikakis, Catherine, 1961- author. |
Purcell, Kaitlyn, 1991- author. | Yargekov, Nina, author. | Dazibao
(Art gallery), issuing body.
Description: Text in French and English.
Identifiers: Canadiana (print) 20250039850E | Canadiana (ebook)
20250039869E | ISBN 9782922135671 (softcover) | ISBN 9782922135688
(PDF) | ISBN 9782922135695 (EPUB)
Subjects: LCSH: Home. | LCSH: Belonging (Social psychology) |
LCGFT: Essays.
Classification: LCC PS8373.1.H66 2025 | DDC C844/.6080353—dc23



Merci, Dazibao, d'avoir pendant plus de vingt-cinq ans offert un gîte, un *home*, à mes idées, le confort nécessaire pour élaborer des projets, dans un contexte souvent modeste, mais toujours confiant et perspicace, et surtout selon des valeurs et une éthique qui me correspondent. Merci à toutes les personnes qui, dans ce travail quotidien de maintenir un intérieur ordonné, fonctionnel et sous son plus beau jour, m'ont accompagnée et soutenue avec un savoir-faire, une assurance et une fidélité si, si remarquables. Merci à toutes les personnes qui, de multiples manières, ont contribué à consolider, à édifier et parfois même à agrandir la maison. Et surtout, mille mercis aux artistes et auteur-es qui, au fil des ans, avant de s'installer à demeure pour un temps, m'ont ouvert la porte de leur intérieur, m'ont d'une certaine manière invitée chez eux et elles à prendre part à ce qui se construisait. De cette générosité, de cette intelligence, de ces perspectives si diversifiées dont je me suis avidement nourrie, je serai à tout jamais reconnaissante. *FC*

Merci, A et É, d'avoir grandi en me laissant grandir aussi.

Merci, DT, d'avoir vu venir. Merci, JP, d'avoir été ma complice.

Merci, SB, de m'apprendre la liberté.

Publication sous la direction de
France Choinière,
avec la collaboration de Karim Kattan

Coordination de la publication
Jennifer Pham

Conception graphique
Studio TagTeam

Révision
Joanie Demers, Kâthe Roth

Traduction
Nathalie de Blois, Katia Grubisic

Une version imprimée de cet ouvrage est disponible.
dazibao.art.

© 2025 Dazibao, France Choinière, Cindy Dumais, Karim Kattan,
Catherine Mavrikakis, Kaitlyn Purcell, Nina Yargekov



5455, avenue de Gaspé, espace 109,
Montréal, Québec, Canada, H2T 3B3
dazibao.art

*Dazibao bénéficie du soutien financier du Conseil des arts
et des lettres du Québec, du Conseil des arts du Canada,
du Conseil des arts de Montréal et du Ministère de la Culture
et des Communications.*

Les opinions exprimées dans cette publication sont celles
des auteurs et des auteures et ne reflètent pas celles de l'éditeur.

Cet ouvrage est sous la licence
CC BY-NC-ND 4.0

Dépôt légal
4^e trimestre 2025

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Home / France Choinière, Cindy Dumais, Karim Kattan,
Catherine Mavrikakis, Kaitlyn Purcell, Nina Yargekov.
Autres titres: Home (Montréal, Québec) | Home (Montréal, Québec) |
Home (Montréal, Québec). Anglais
Noms: Choinière, France, 1967- auteur, éditeur intellectuel. |
Dumais, Cindy, 1978- auteur. | Kattan, Karim, 1989- auteur. |
Mavrikakis, Catherine, 1961- auteur. | Purcell, Kaitlyn, 1991- auteur. |
Yargekov, Nina, auteur. | Dazibao (Galerie d'art), organisme de publication.
Description: Texte en français et en anglais.
Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20250039850F |
Canadiana (livre numérique) 20250039869F | ISBN 9782922135671
(couverture souple) | ISBN 9782922135688 (PDF) |
ISBN 9782922135695 (EPUB)
Vedettes-matière: RVM: Foyer. | RVM: Appartenance
(Psychologie sociale) | RVMGF: Essais.
Classification: LCC PS8373.1.H66 2025 | CDD C844/.6080353—dc23



